

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnement (du 1^{er} au 16 de chaque mois,
France: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Du 1^{er} au 30 de chaque mois: 38 fr. - 3 Mois: 20 fr.
Ce journal est sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport » (NAPOLÉON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'EXCELSIOR
65, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

L' "AU REVOIR" DU CHEF AUX DRAPEAUX DE LA VICTOIRE



LE G^{AL} DUBAIL (X) PASSE LES TROUPES EN REVUE



LE G^{AL} DUBAIL EMBRASSE LE DRAPEAU QU'IL VIENT DE DÉCORER

Avant de quitter les armées qu'il commandait sur le front, le général Dubail, récemment nommé gouverneur de Paris, à la place du général Maunoury, a fait d'émouvants adieux à ses braves, au cours d'une parade où il a embrassé les drapeaux après les avoir décorés.

Ce que l'on dit

En attendant...

Certes, je ne songe pas à les excuser ; mais je cherche à les comprendre.

Où, il s'est trouvé des gens, des Français, assez nombreux, paraît-il, pour accuser des classes entières de la nation française d'avoir voulu cette guerre et de l'avoir savamment fomentée depuis un long temps. Ce sont les bourgeois qui, effrayés par la marée socialiste, ont cherché cette diversion ; ce sont les catholiques qui, par rancune à l'égard de certaines mesures antilutramontaines, ont cherché cette vengeance.

Où, certes, il n'y a rien, en même temps qu'aussi odieux, qui soit aussi saugrenu que cette accusation. Car, enfin, de toutes les guerres que l'histoire a enregistrées, celle-ci a bien les origines et les causes les plus claires et les plus évidentes qui puissent être. Nous sommes les alliés de la Russie par crainte des boutades du colosse allemand. La Russie entrant en guerre avec l'Allemagne, nous mobilisons ; parce que nous mobilisons, l'Allemagne nous déclare la guerre, et elle nous combat et nous nous défendons, et voilà tout, et il suffit très bien et il est inutile d'aller chercher d'autres causes.

Et ceux qui le font sont très coupables. Voilà qui est bien ; mais encore, je voudrais — et l'on verra que ce n'est pas inutile — pénétrer l'état d'âme de ceux qui font cela et m'en rendre compte avec clarté. Voici, ce me semble, le mécanisme de ces rouages secrets. Nous avons des ennemis. Nous avons des ennemis d'enfance comme nous avons des amis d'enfance. Il y a des hommes dans la haine desquels ou, au moins, dans la suspicion desquels nous avons été élevés, comme on est élevé en face de tel paysage. On nous a dit : « Celui-ci, c'est l'adversaire ; c'est celui qui ne nous aime pas ; c'est celui que nous n'aimons pas ; et il en sera toujours ainsi. » Nous nous sommes habitués à cette idée-là. Il y a en nous haine contre certains hommes.

Or, tout sentiment : 1° a une tendance à s'accroître ; 2° a une tendance à s'analyser, à s'interroger, à se rendre compte de lui-même pour mieux prendre conscience de soi.

Il en résulte que, quoi qu'il nous arrive de fâcheux, nous l'attribuons à notre ennemi pour que s'accroisse le sentiment de haine que nous avons à son égard. C'est la haine qui cherche et une raison de persister et une matière à devenir plus forte et plus vigoureuse.

D'autre part, notre haine s'analyse, s'ausculte, se scrute pour se prouver à elle-même qu'elle a raison d'être, et dans ce dessein, elle s'invente des raisons et des mobiles. Il y a ici à remarquer que plus notre haine est dénuée de raisons, plus, instinctivement, elle est active à en chercher pour se sentir raisonnable et légitime. Et c'est ainsi. Nous ne disons pas : « Je n'ai aucun motif de haïr un tel ; alors ne le haïssons pas » ; nous disons : « Je ne peux pas souffrir un tel. Faut-il que j'aie des motifs de le haïr ! » Et à nous persuader que nous devons avoir mille motifs de le haïr, nous nous habituons à en trouver dans tout ce qui nous arrive de fâcheux en nous disant qu'il en doit être la cause.

Il se fait ici comme une combinaison chimique assez naturelle. Il y a le malheur, que nous haïssons ; il y a un tel — homme ou classe — que nous haïssons. Entre le malheur et l'être — homme ou classe — que nous haïssons, il y a juxtaposition dans notre esprit, et très vite cette juxtaposition devient rapport de cause à effet. Ma maison brûle et j'ai un ennemi. Tout cela, c'est du mal. J'enveloppe dans la même catégorie de mes pensées ces deux formes du mal, et peu à peu je vois l'un comme cause de l'autre. *Is fecit cui placuit.* Celui qui l'a fait, c'est celui à qui cela a fait plaisir.

Ainsi s'insinue l'habitude d'attribuer à notre ennemi tout, exactement tout ce qui nous arrive de désagréable, notre ennemi fût-il absolument incapable d'en avoir été cause. Si le ciel tombait, écrasant mon ennemi tout le premier, j'aurais le temps de m'écrier : « Faut-il que mon ennemi soit misérable ! Le voilà qui fait encore des siennes ! » ou bien : « Encore un de ses coups ! Avais-je assez raison de le haïr ! »

Voilà l'état d'esprit des calomniateurs. Ils sont avant tout des illusionnistes ; ils sont terriblement, ils sont horriblement convaincus. Les événements viennent s'encadrer successivement dans les casiers de leur suspicion et de leur haine. Ils ne peuvent les voir qu'encadrés ainsi. Ou ils les voient ainsi, ou ils ne les voient point du tout. Et, en vérité, plutôt à Dieu qu'ils ne les vissent pas ! Le calomniateur est avant tout un monocliste. Il voit par un seul verre, grossissant du reste et énormément exagérateur. Il a deux yeux, comme la plupart des mortels, et qui seraient peut-être assez bons. Il en ferme un et il condamne l'autre à voir faux. Grand bien lui fasse ; mais, nous autres, ouvrons les deux yeux et n'interposons rien entre la réalité et eux.

Emile Faguet.
de l'Académie française.

Au milieu d'une série de contre-vérités qui sont presque excusables à son point de vue — car il n'est pas sur un lit de roses ; après avoir dit, au sujet de la violation de la neutralité belge, cette phrase cynique : « On fait comme on peut », il serait sans doute tenté de dire : « On ment comme on peut », M. de Bethmann-Hollweg a prononcé une affirmation en apparence un peu plus plausible : ne pouvant contester que les colonies allemandes sont aujourd'hui tombées entre les mains des Alliés, il a proclamé philosophiquement que cela n'avait aucune importance, attendu que l'Allemagne, victorieuse, pourrait en exiger la récupération.

C'est, en effet, un principe dans les manuels de politique extérieure que le sort des colonies se règle sur le continent. Et il n'y a rien de tel, pour rassurer un auditeur, que d'invoquer un vieux cliché. Mais j'imagine que M. de Bethmann-Hollweg est là-dessus, au fond de son cœur, moins rassuré qu'il ne veut en avoir l'air.

L'Allemagne « victorieuse », cela veut dire l'Allemagne à Paris, à Pétersbourg, à Moscou et à Londres. Et non pas dans une de ces capitales seulement, mais dans toutes. Ce qui est impossible. M. de Bethmann-Hollweg ne peut espérer une telle victoire. Son jeu est d'en parler, mais il n'y peut croire !

Restent donc deux alternatives : la défaite totale de l'Allemagne ou bien cette paix qu'on a appelé « la paix blanche », qui est, en réalité, son espoir, et que les Alliés, d'ailleurs, se sont juré de ne point accepter. Mais entrons un instant dans son désir.

Dans ce cas, le sort des colonies allemandes se sera joué, comme il le dit, sur le continent. Mais ces colonies, qui représentent actuellement un commerce d'échange de 500 millions, constituent un gage aux mains des Alliés. Ce gage, ils le négocieront, ils ne le lâcheront qu'à bon escient. Et comme, d'autre part, ils ne feront pas la paix avant d'avoir libéré la Belgique, la Pologne et la Serbie, la conclusion est claire.

Pierre Mille.

Nos excellents édiles ne pourraient-ils pas « éplucher » un peu la liste des rues de Paris, afin d'en balayer quelques noms, indésirés, qui feraient de la place pour d'autres noms de gloire toute chaude.

Ainsi, la rue de Furstenberg est-elle bien à propos ? Ce Furstenberg était un Boche et un mauvais Boche qui espionnait, pour le compte de Louis XIV, du côté de la Hollande et de l'Autriche.

Paix à sa cendre !... Mais ce Furstenberg eut pour arrière-petit-fils certain prince von Furstenberg, qui commandait en chef les troupes qui occupèrent Baccarat en août 1914. Baccarat dont le plus beau quartier fut brûlé à la main par les soldats du prince ci-dessus.

Il nous semblerait assez raisonnable d'enlever ce nom fâcheux à la vieille rue tranquille du quartier Saint-Germain-des-Prés.

La rue de Verdun sonnerait mieux.

Il est vrai que le nom de Verdun, nous le donnons plutôt à quelque beau boulevard...

A peine le ministre de la Guerre eut-il prononcé, à la Chambre, les paroles que l'on sait : « Je m'efforcerai d'obtenir du commandant en chef l'extension des permissions agricoles », que la nouvelle se répandait parmi les soldats comme une trainée de poudre.

... Et bientôt un attaché au ministère de la Guerre recevait la visite de quelques poilus convalescents, prêts à repartir sur le front, mais avec promesse de « perm ».

— Nous sommes agriculteurs ! ont déclaré ces combattants.

L'attaché, ayant cru reconnaître, dans le groupe de ses interlocuteurs, la bonne face ronde d'un acteur populaire, et le profil distingué d'un boulevardier non moins populaire, s'est esclaffé :

— Vous, agriculteurs ?

— Mais oui, sans blagues ! Nous le sommes tous devenus, aux armées ! Qu'est-ce que doit savoir un agriculteur ? Remuer la terre ? Eh ! que faisons-nous depuis dix-neuf mois de tranchées ?... Arroser ? Demandez aux Boches si nous ne nous en ti-

rons pas à notre honneur !... Pour ce qui est de mener à bien quelques pieds de salade ou un plant de navets, les cuisinots vous diront que nous n'avons pas nos pareils : chaque escouade soigne à ses moments perdus un petit carré de jardin dont les légumes viennent assaisonner le « singe » !... Sommes-nous assez jardiniers ? Le grand Condé ne le fut pas davantage !

L'attaché au ministère de la Guerre s'est montré très embarrassé... Et bien plus grand va être l'embarras du général Roques, devant cette levée imprévue d'agriculteurs « aspirants » permissionnaires !

Certes, l'administration de la Ville de Paris manque de bras, tout comme l'agriculture, et l'on conçoit que l'enlèvement des ordures ne soit pas fait aussi régulièrement qu'en temps de paix.

Mais il semble tout de même excessif qu'à cinq heures de l'après-midi cinq poubelles étalent leur contenu malodorant, boulevard Saint-Germain, devant le ministère des Travaux publics.

M. Sembat, qui est un socialiste épris d'art et fort jaloux de la beauté de Paris, a dû être singulièrement choqué par ce spectacle peu esthétique, en sortant du ministère.

PAPIER

Plutôt que trois gâteaux, je vous en donne six. Mais, de grâce, rendez le « Sonnet à Philis ».

Ainsi parlait le bon Ragueneau dans sa pâtisserie, lorsqu'un client, pour envelopper la marchandise qu'il venait d'acheter, réclamait du papier. Mais c'était du papier couvert des éblouissements poétiques de ses plus chers amis dont la perte faisait saigner le cœur du pâtissier poète. Tandis qu'aujourd'hui, et sans que nous ayons l'espoir que nos achats en seront gracieusement doublés, c'est de papier blanc, de papier vierge, de papier neuf que nous allons être obligés de nous passer.

Car sa rareté s'accroît tous les jours. C'est la guerre ! Et voici qu'en manière de palliatif on organise pour le 15 avril, dans Paris et trois des départements qu'arrose la Seine, une « Journée du Papier ».

Donnons ! donnons !

Mais peut-être en manquons-nous surtout parce que nous avons abusé de lui. Nous fîmes pris, il y a quelque dix ans, de la folie du papier. Nous voulûmes d'abord en bourrer nos poches, et les fins rectangles qu'étaient alors les journaux devinrent des paquets. Puis nous rêvâmes d'en surcharger nos bibliothèques. Dans les livres, les phrases les plus quelconques se virent entourées de tous côtés par l'eau miroitante et glacée des beaux papiers.

On mit les bonbons dans des papillotes. La mode exigea, pour une certaine heure du jour, le chapeau en papier. Les prospectus jonchaient les rues.

Le moindre colis se perdait au fond d'un emballage compliqué comme une forêt. Et ce papier envahisseur, en portant les annonces aux quatre coins du monde, entra encore plus avant dans notre vie. Il nous offrit mille occasions de trouver, suivant nos goûts, une voiture, une âme sœur, un vieux meuble, etc., etc.

Aussi, quelle perfurbation dans les mœurs et les habitudes si jamais le dieu Papier devenait un mythe ! Papier résistant pour nos envois, papier à lettre, papier timbre, papier conché, papier bvard, papier pelure, papier... papier... par quoi vous remplacerons-nous ? — H. DU TAILLIS.

Elle est assez élégante, cette petite aventure qui vient d'arriver à un diplomate français, reçu le mois dernier par le sultan du Maroc. Au cours de l'audience, le visiteur observe avec quelque surprise que si son hôte est entouré d'au moins trois horloges, pas une ne marche. Avec une prudence toute professionnelle, il fait remarquer le fait au sultan et s'autorise à proposer le présent d'une pendule qui marchera, une belle pendule de fabrication française comme n'en ont pas les Allemands.

Le sultan du Maroc allume tranquillement une cigarette et déclare :

— Mais, toutes mes horloges marchent très bien et je vous remercie de votre offre. Seulement, lorsque l'on m'a annoncé votre venue, je les ai fait immédiatement arrêter, car je ne voulais pas, pendant que Votre Excellence me faisait sa trop courte visite, me voir rappeler par le mouvement des aiguilles la marche du temps.

Les costumes et les pardessus d'été, à 100 francs, du tailleur Lejeune, 8, boulevard des Italiens, sont d'une rare élégance, grâce à leur coupe impeccable et au choix judicieux des étoffes.

Ls Veilleur.

Journal d'un neutre

J'ai admirablement conscience de mes qualités et de mes petits défauts. Je n'appelle pas cela être vaniteux. Je tomberais dans ce péché si je me rendais plus que justice; mais, si je me rendais moins, je tomberais dans le péché de rousse modestie.

Je reconnais donc que loyauté est ma principale vertu. Elle est bien vertu de neutre; il faut dire que j'étais prédestiné. Je ne mens jamais à moi-même. Il m'arrive de me tromper : l'homme est sujet à l'erreur; mais je réforme le jugement dès que j'aperçois ma bêtise. Ainsi ne tarderai-je pas à consigner sur ce journal, en la redressant, une fausse appréciation que j'avais faite du caractère français.

Je croyais tout ce charmant peuple malade de la volonté. Je n'étais pas seul à le croire, et, soit dit sans boutade, ne le croyait-il pas lui-même? J'avoue qu'il a changé d'opinion sur son propre compte, et je ne fais pas difficulté, pour ma part, de souscrire. Mais c'est à présent la sensibilité qu'il a mal portante : je l'exécute, vu les circonstances.

Cette maladie de la sensibilité est, selon moi, attestée par deux symptômes, que je noterai consécutivement. Le premier est l'excès d'ombrage.

Exemple : on n'a pas oublié que la ville de Porrentruy fut dernièrement survolée (oserai-je employer ce néologisme?), survolée par des aviateurs, qui laissèrent choir au petit bonheur un nombre restreint d'obus et causèrent la mort de plusieurs non-combattants. Notre grand état-major publia aussitôt un communiqué, afin de porter cet incident à la connaissance des populations, et eut devoir émettre l'hypothèse qu'il se pouvait faire, après tout, que ces aviateurs fussent Français.

Une petite phrase, si courtoisement dubitative, a piqué les Français au vif! Je l'ai entendu qualifier d'inconvenante! C'est une telle épithète qui est inconvenante!

Mais j'ai peine à concevoir que mes hôtes, ordinairement si fins, n'aient pas saisi l'intention de notre grand état-major, laquelle cependant sante aux yeux.

Nous n'avons jamais douté que les avions ne fussent boches et que l'on n'en fût faire la preuve à bref délai. La Suisse, en conséquence, allait se voir obligée de parler rude et fort à l'Allemagne : une neutralité bien entendue ne l'obligeait-elle pas d'abord à soupçonner injurieusement la France, pour tenir la balance égale? Je répète que cela crève les yeux, et que même cette malice est un peu trop connue de fil blanc. De dignes Français en auraient souri; la France ne sourit plus. C'est dommage. Elle est malade de la sensibilité.

En outre, j'imagine que notre grand état-major, sachant l'habitude qu'ont les Allemands de bombarder vieillards, enfants et femmes, sans distinction d'âge ni de sexe, a voulu rassurer les paisibles horlogers de Porrentruy. Il leur a dit : « N'ayez pas peur! Ce ne sont pas des Allemands, ce sont peut-être des Français! » Affirmation téméraire, soit! mais flatteuse pour la chevaleresque République. La chevaleresque République n'a pas compris.

Je passe au deuxième symptôme, qui est, à rebours du premier, une diminution de la faculté sensible. Je tranche le mot : cette diminution de la faculté sensible va jusqu'à l'insensibilité.

Exemple : pendant trois ou quatre jours, les gens raisonnables ont pu croire que le krouprinz prendrait Verdun et marcherait aussitôt sur la capitale en quatrième vitesse. J'étais du moins persuadé que les événements se dérouleraient de cette manière, et je ne suis pas mauvais prophète. D'ailleurs, mes correspondants de Berlin m'avaient prévenu.

Eh bien! tandis que moi qui suis neutre, et tenu même de refouler mes sympathies, j'errais comme une âme en peine par les rues, les Parisiens allaient à leurs affaires et ne manifestaient ni chagrin ni inquiétude. C'est moi qui avais l'air d'un enterrement. Je veux contempler une dernière fois l'édifice du Louvre : j'y cours et j'y vois d'abord une pancarte qui m'annonce que le musée vient de rouvrir! Ils sont inconscients!

Autre exemple. mais de la vie privée. On m'a fait dîner avec un grand industriel du Nord, hier, puisamment riche, aujourd'hui totalement ruiné, qui ne sait rien de sa famille depuis vingt mois, sauf que son fils aîné a été tué au front. Quelle tragédie!

Cet homme n'a pas poussé une plainte. Il a dîné avec appétit. Il a même causé avec enjouement. Il n'ennuie personne de ses malheurs. Il a l'air de les trouver tout naturels. Cela est-il normal? Les Français sont malades de la sensibilité.

P. G. C.

Abel Hermant.

Des emplois pour les officiers et sous-officiers blessés

Une circulaire du ministre de la Guerre, datée du 24 mars, prescrit de désigner parmi les blessés définitivement incapables au service de leur arme un officier du grade de sous-lieutenant ou de lieutenant et des sous-officiers en nombre variable qui seront mis à la disposition de chaque trésorier chef d'un bureau de comptabilité.

Ces affectations seront faites par les généraux commandant les régions pour les officiers et par les commandants de dépôts pour les sous-officiers.

LA BATAILLE DE VERDUN

Toutes les attaques allemandes sont repoussées. -- Nous progressons à Douaumont et à Béthincourt.

N'ayant pu entamer nos positions de Béthincourt par l'ouest, malgré la violence des attaques qu'ils ont prononcées dans cette direction durant la nuit du 5 au 6 avril, les Allemands ont essayé la nuit dernière de tourner ces mêmes positions par l'est, entre Béthincourt et la cote 205, qui est le premier sommet du Mort-Homme.



Aucune tentative n'avait été faite par eux de ce côté depuis les très vifs combats du 14 et du 16 mars. Le 14 mars, l'ennemi avait réussi à pénétrer en notre tranchée de première ligne, le long de la route de Béthincourt à Châtenoy, pour en être rejeté presque aussitôt par notre contre-attaque. Le 16, il en avait été repoussé avec de lourdes pertes, et nos feux d'artillerie l'avaient poursuivi jusqu'au bois des Corbeaux, où il cherchait un refuge.

La dernière attaque a eu exactement le même sort que celle du 14 mars. Aussi le communiqué allemand d'hier garde-t-il sur cette affaire un prudent silence.

L'échec de l'ennemi est d'autant plus sensible qu'il est renouvelé, et que, d'autre part, la position de Béthincourt n'est pour nous qu'une position avancée, dont l'évacuation volontaire pouvait être mise en question. Notre commandement a résolu de s'y maintenir, et l'événement lui donne raison, puisque l'ennemi a déjà usé un nombre respectable de régiments devant Béthincourt, et que nous y sommes encore.

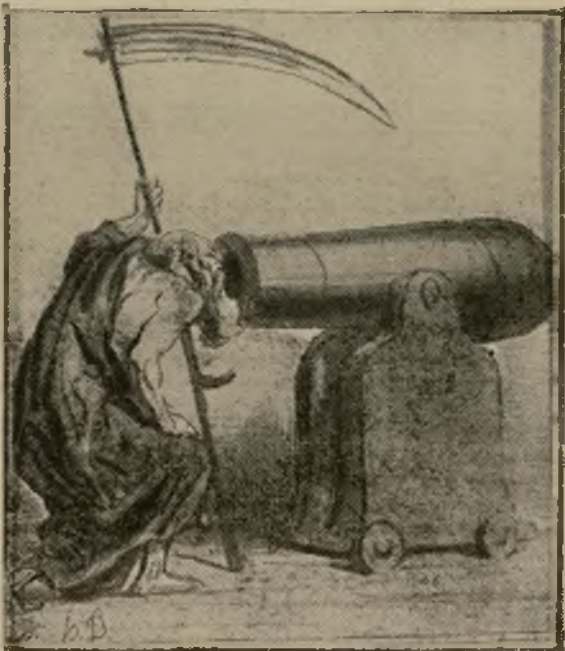
Dans la région du fort de Douaumont, nous n'avons cessé de progresser depuis les belles contre-attaques du 2 et du 3 avril qui ont repris à l'ennemi le bois de la Caillette.

Il en est de même au sud-est de Béthincourt, où nous avons fait, dans la journée d'hier, de notables progrès.

Quant à la position de Haucourt, le feu de notre artillerie continue à la rendre inutilisable pour l'ennemi, et une tentative d'attaque qu'il a prononcée hier, de ce côté, s'est terminée pour lui par un désastre.

Jean Villars.

L'ACTUALITÉ par DAUMIER



« Quand finira la guerre? » Avec cette légende, ce dessin du grand caricaturiste ne semble-t-il pas d'hier?

AU REICHSTAG

Où l'on reparle des conditions de paix et de la guerre sous-marine.

UN ANACHRONISME

L'intérêt que présentent les séances du Reichstag n'est pas dans l'attitude de ses membres, car les déclarations que les orateurs de chaque groupe font entendre, on les connaissait d'avance.

Dès que l'on a su en quels termes le chancelier s'était exprimé, on a pu prévoir en quels termes ils s'exprimeraient eux. Ils ont, en effet, répété ce qu'il a dit et ils l'ont dit comme lui, sans variations dans la pensée, sans retouches de la formule. Le libéral, le conservateur, le centriste, le socialiste auraient parfaitement pu échanger leurs textes, qui font tous l'impression de découpages taillées dans le texte du chancelier.

C'est ainsi : il n'y a plus de doctrine, ni dans le Centre tombé de Windhorst en Spahn, ni dans le socialisme, descendu de Bebel à Scheidemann, aussi opportuniste, aussi domestiqué, aussi avili que le Centre dans le reniement de son passé.

Quant au discours du chancelier, le jugement le plus sagace qui ait été porté sur lui est peut-être celui qu'une dépêche de Rome attribue au monde politique italien : « On a l'impression qu'il a été préparé avant la bataille de Verdun, alors que l'état-major allemand attendait une victoire foudroyante. » On pourrait ajouter : avant la prise d'Erzeroum, et avant la consolidation des Alliés à Salonique.

C'est un anachronisme.

Achille Plista.

Simple rapprochement

Ce que Maximilien Harden écrivait dans la Zukunft, quelque temps avant le discours du chancelier.

En dépit de nos innombrables victoires, en dépit de ce fait que notre patrie ne subit la présence d'aucun ennemi, et que nos armées occupent un territoire étranger presque aussi étendu que le Royaume-Uni, en dépit de tout cela, nous pensons que la guerre est un malheur affreux, dont le retour doit être évité par tous les moyens possibles.

Malgré une phrase prononcée par hasard, mais suffisamment regrettable (c'est une allusion au « chiffon de papier » de M. de Bethmann-Hollweg), nous demandons que les traités soient respectés et que les droits des faibles, comme ceux des puissants, ne soient jamais méconnus.

Arrivons à cette conclusion que la guerre a été une erreur, commise non par un seul, mais par tous (quoique tous n'aient pas, dans cette erreur, la même responsabilité) et vous trouverez l'Allemagne prête à organiser la paix en Europe...

Nos ennemis redoutent qu'après la guerre l'Allemagne continue à s'armer et à se préparer à de nouvelles hostilités. Cela tendrait à vouloir imposer sa loi au monde entier, et placerait tous ceux qui auraient consenti à signer la paix dans un danger mortel. Cela ne peut pas être. Nous ne nous souviendrons jamais de cette guerre avec joie.

Qu'elle se termine! Et faisons la paix! Supposer que ce désir de paix vient du sentiment de notre infériorité serait folie. L'Allemagne enregistre les mystérieux décrets de la Providence.

La séance de jeudi

[SUITE]

M. Payer (parti populaire de l'Allemagne du Sud) termine son discours par une invitation indirecte à ménager les Etats-Unis :

L'influence politique de l'Amérique sur le monde va, dit-il, en augmentant avec la durée de la guerre. Nous nous sentons unis à l'Amérique par les liens du sang, et nous espérons que le peuple américain nous restera fidèle. L'Amérique peut, actuellement, peut-être rendre au monde le plus signalé des services en limitant le théâtre de la guerre. Nos intérêts communs et nos succès nous lient ensemble. Ceux qui recherchent un rapprochement avec les Etats-Unis méritent la reconnaissance des générations futures. (Approbations.)

M. Streetsmann (national-libéral, groupe de la grande industrie) débute par un éloge du discours du chancelier et par un appel à tous les moyens, ce qui le conduit à parler de l'Amérique, dont la prospérité l'inquiète :

L'Amérique a, dit-il, de la neutralité une conception incompatible avec celle des Allemands. Il est injuste de demander que les navires de commerce armés puissent se promener librement dans les zones de guerre. (Vifs applaudissements.)

L'exploitation de la situation européenne par l'Amérique permet chaque mois de montrer les chiffres de

accord de la manière dont l'Amérique envisage la neutralité ; elle provoque chez nous une grande émotion. M. Stresemann trouve que le chancelier ne prend assez ni à l'est, ni à l'ouest :

Je remercie le chancelier de ses déclarations au sujet de notre sécurité à l'est et à l'ouest. Je considère les provinces baltiques comme pays de culture allemande ; les habitants de souche allemande de ces régions sont restés fidèles à l'Allemagne. Les Flamands eux-mêmes désirent que la Flandre ne soit pas française. Cette partie du programme du chancelier devra encore être



M. VON JAGOW

complétée. La Belgique ne doit pas continuer à nouveau à être une forteresse avancée pour l'ennemi.

Et il termine sur cette belle parole :

L'autorité suprême et économique de l'Allemagne doit être assurée. (Applaudissements.)

M. Westarp (conservateur) accentue autant qu'il est encore possible les formules du national libéral :

« Le peuple allemand, dit-il, est fermement décidé à ne pas tenir compte des prétentions injustifiées de l'Amérique. » Bien entendu, il réclame, lui aussi, l'emploi de tous les moyens et de solides annexions plus ou moins déguisées :

Nous voulons seulement, en ce qui concerne la Belgique, une garantie réelle que ce pays ne deviendra pas un boulevard ennemi. Il faut maintenir fermement entre nos mains ce pays que nous avons conquis avec notre sang.

Là-dessus, M. Werner (fraction sociale-allemande) débite une bouffonnerie, seul épisode gai de cette séance :

Les succès de nos zeppelins permettent de croire que l'Angleterre est malade et disposée à la paix, cette paix qui devrait être honorable et durable. (Pas d'applaudissements.)

La parole est à M. Haase (fraction socialiste du travail récemment constituée). Il dit :

Nous nous opposons de toutes nos forces à tout partage de la Pologne ; les Baltes et les Lithuaniens, avant la guerre, ne voulaient pas leur annexion à l'Allemagne ; le tort causé à la Belgique doit être réparé par



SCHEIDEMANN



LIEBKNECHT

sa restauration comme Etat (Mouvements). En 1913, M. de Jagow a déclaré que l'Allemagne désirait le maintien de la neutralité de la Belgique. La déclaration du chancelier, du 4 août 1911, suivant laquelle les troupes allemandes avaient peut-être déjà franchi la frontière belge, était d'autant plus surprenante.

Là-dessus, réplique embrouillée de M. de Jagow, secrétaire d'Etat, qui répète ses vieilles allégations : « C'est la Belgique qui a commencé. »

On peut se rendre compte, ajoute-t-il, de l'effet produit à l'étranger par des déclarations telles que celles de M. Haase en lisant le journal l'Œuvre, qui écrivait : « La dernière séance du Reichstag est égale à une victoire de nos armées ; si, en France, un député avait seulement dit la modicité des paroles prononcées par M. Haase, ses collègues l'auraient hupitoyablement lapidé. (Exclamations.)

Le dernier orateur est M. Scheidemann (socialiste majoritaire), qui vient renouveler le témoi-

gnage de l'abdication doctrinale dont son parti offre le spectacle. Il se prononce pour les « garanties réelles » en Pologne et en Belgique et contre le droit des neutres, c'est-à-dire pour l'emploi de « tous les moyens ». Aussi est-il chaleureusement applaudi.

La fraction Haase dépose une motion ainsi conçue :

Veuillez le Reichstag adresser au chancelier la déclaration : « Le droit des gens doit être respecté par la guerre sous-marine. En aucun cas un torpillage sans avis préalable des navires de commerce et de passagers ennemis et neutres ne devra être effectué. »

Le Reichstag attend que, par l'ouverture de négociations de paix, le chancelier cherche à amener une entente entre les nations en guerre. »

Cette motion est rejetée. Finalement, l'assemblée adopte la résolution de la commission concernant la guerre sous-marine, vote le budget des Affaires étrangères et renvoie la suite des débats à vendredi.

Une interruption de M. Liebknecht

La Gazette de Francfort annonce que au moment où le chancelier déclarait, au cours de son discours, que l'Allemagne pouvait atteindre ce qu'elle voulait par son travail pacifique, mais que ses ennemis avaient choisi la guerre, M. Liebknecht interrompit :

« C'est vous qui avez choisi la guerre ». Un violent tumulte éclata : « Voyou, sortez de la salle ! »

L'empereur est content de la vigueur du chancelier

On mande de Berlin :

« L'empereur a adressé un télégramme de félicitations chaleureuses au chancelier pour les paroles vigoureuses par lesquelles il a exposé au Reichstag la situation de l'Allemagne dans le passé et dans l'avenir. »

Commentaires de l'étranger

La presse anglaise

La Morning Post : « Les arrogantes déclarations de M. de Bethmann-Hollweg montrent son désir de continuer la lutte et de ne rien négliger pour faire encore plus de tort aux ennemis de l'Allemagne qui, pour cela, ignorera complètement toutes les lois de l'honneur. »

« A ce défi, nous devons répondre par l'action. car, dans cette lutte, il faut qu'un des deux combattants soit anéanti. »

Le Daily Telegraph : « En réalité, le discours du chancelier impérial allemand contient peu de nouveau et pas beaucoup de vérité, mais il mérite une certaine attention en raison de ses allusions à la question de la paix. »

La presse italienne

La Tribuna : « Le nouveau discours de Bethmann-Hollweg peut être considéré comme un suprême défi et un coup de trompette pour la guerre à outrance. Quelques journaux allemands autorisés nous avaient habitués à un ton plus modéré ; aujourd'hui, par une de ces transformations inattendues qui révèlent les caractères faibles et soumis à des influences multiples, de Bethmann-Hollweg se présente sous l'aspect de ce pangermaniste extrême contre lequel il avait réagi. »

Le Corriere d'Italia : « On n'a aucune peine à montrer que la situation militaire, après la prise d'Erzeroum et la perte de Verdun, est loin de correspondre au tableau réconfortant tracé par Bethmann. Il ne faut attacher à de telles manifestations oratoires qu'une valeur limitée. »

Le Giornale d'Italia : « A travers ses attitudes ce miles gloriosus revient un peu trop souvent à la parole hénie de la paix. »

« La paix viendra et sera durable et féconde dans la fraternité sincère des peuples, mais pas avant que l'on ait enlevé d'Europe les brigands qui ensanglantent le monde pour le triomphe et l'esprit d'initiative germaniques. »

La presse suisse constate que la France n'est pas nommée par le chancelier

Les journaux de la Suisse allemande commentent le discours du chancelier et mettent tous en relief le silence observé par le chancelier à l'égard de la France.

Les Basler Nachrichten constatent que, dans son tableau de l'Europe future, la France garde sa place. C'est sans doute intentionnellement que le chancelier a agi ainsi pour essayer de détacher la France de ses alliés. Elles se demandent d'ailleurs avec scepticisme si le chancelier croit fermement au succès de sa tentative.

La presse hollandaise

AMSTERDAM. — Le Handelsblat dit, au sujet du discours du chancelier allemand :

« Si les intentions allemandes comprennent une supériorité militaire complète de l'Allemagne en Europe et une Belgique asservie sous tous les aspects, ces intentions sont absolument contraires aux intérêts de notre pays. »

Mort de M. Jules Auffray

On annonce la mort de M. Jules Auffray, avocat à la Cour d'appel, ancien député de Paris et ancien membre du conseil municipal.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 7 Avril (614^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — A l'ouest de la Meuse, au cours d'une attaque de nuit déclanchée à la faveur d'un violent bombardement sur nos positions, entre Béthincourt et la cote 265, les Allemands ont pénétré dans notre tranchée de première ligne, le long de la route de Béthincourt à Chattancourt.

Notre contre-attaque immédiate les a rejetés de la plus grande partie de ce qu'ils avaient pu occuper. L'ennemi ne tient plus, à l'heure actuelle, que quelques éléments avancés sur une longueur de 300 mètres environ.

A l'est de la Meuse, bombardement intermittent. Nous avons continué à progresser dans les boyaux ennemis au sud-ouest du fort de Douaumont.

Quelques rafales d'artillerie en Woëvre. Nuit calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, notre artillerie lourde a exécuté des tirs de destruction sur les organisations allemandes de Middelkerke et de Langemarck.

A l'ouest de la Meuse, après un bombardement violent qui a duré plusieurs heures, l'ennemi a lancé contre nos positions au sud et au débouché est du village d'Haucourt, une puissante attaque sur un front de deux kilomètres environ. Arrêtés par nos tirs de barrage et le feu intense de nos mitrailleuses, les Allemands n'ont pu atteindre leur objectif et ont dû rentrer dans leurs tranchées laissant de nombreux cadavres sur le terrain. Au sud-est de Béthincourt, nous avons fait quelques progrès à la grenade dans les boyaux et éléments de tranchées enlevés la nuit dernière par l'ennemi entre Béthincourt et la cote 265. Bombardement assez violent du Mort-Homme et du village de Cumières.

A l'est de la Meuse et en Woëvre, lutte d'artillerie au cours de laquelle nos batteries se sont montrées très actives et ont dispersé plusieurs rassemblements ennemis.

Canonnade habituelle sur le reste du front.

Communiqué britannique

LONDRES. — Ce matin, de bonne heure, après un très violent bombardement, les Allemands se sont livrés à une vigoureuse attaque contre les nouvelles tranchées britanniques de Saint-Eloi.

Le combat, qui a duré toute la journée, continue. A Hooghe, nous avons rapidement chassé, en lui infligeant des pertes, un petit détachement allemand, qui avait pénétré dans une de nos tranchées. L'artillerie a été active de part et d'autre aujourd'hui dans la région de Liévin et de Lens, et au sud de Boesinghe.

La croix de la Légion d'Honneur est décernée à Mrs Edith Wharton

La croix de la Légion d'honneur vient d'être décernée à Mrs Edith Wharton, une des personnalités les plus connues de la colonie américaine, qui a fondé à Paris, pour les réfugiés belges et français, une œuvre admirable de bienfaisance.

Cette distinction a une signification d'autant plus grande qu'elle a été attribuée à titre tout à fait exceptionnel. Le gouvernement avait, en effet, décidé, en principe, d'ajourner jusqu'à la fin de la guerre les nominations intéressant les civils et notamment les étrangers.

Mrs Edith Wharton, qui a toujours eu pour la France le sentiment que l'on donne à une seconde patrie, s'est, depuis le début de la guerre, ingénieusement soulagée les infortunes qu'elle pouvait grouper. C'est ainsi que son asile a distribué plus de 150.000 repas et que son ouvrage a donné plus de 50.000 vêtements à ses protégés belges et français de tous les âges.

En même temps que femme de bien, Mrs Edith Wharton est une femme de lettres de grand talent, et son livre : *Chez les heureux de ce monde*, révèle en même temps que ses tendresses généreuses une psychologie habile et un don d'observation d'une belle sincérité. A la suite des voyages qu'elle a été admise à faire dans la zone des armées, Mrs Edith Wharton a consacré à la France en armes une série d'articles documentés qui ont été publiés dans la *Revue des Deux Mondes*.

LE CONSEILLER DE LA DÉFAITE

Le maréchal von Hæsel

Un visage osseux, des joues de pomme sèche, une bouche édentée et, sous des boucles folles à la Thais, deux clairs et délicats yeux bleus de la couleur des *vergissmeinnicht* de la prairie, voilà le feld-maréchal von Hæsel.

N'étant encore que général, von Hæsel débuta, jeune encore, en se faisant la main contre le Danemark : il mit à feu et à sang quelques bourgs du Slesvig.

« Faut-il que la civilisation élève ses temples sur des montagnes de cadavres, des mers de larmes, des rales de morts ? Oui, elle le doit... Malheur aux vaincus... (1) » C'était là le lied exquis, le gracieux chant de la mort que la Loreley, la fille blonde du Rhin, avait inspiré au général au cours d'un voyage. L'on voit par cet hymne, redevenu tout actuel, combien von Hæsel promettait. Mais, dans un pareil cœur, l'ambition était sans limite ; et, comme von Hæsel avait vu Roon, son aîné, éduquer le prince Frédéric-Charles, il rêva, lui aussi, d'être précepteur d'un fils de roi.

Il est des affolés ; et toutes, au pays de Goethe, sont ébriées : si bien qu'à ce Mentor déjà sénile on



MARÉCHAL VON HÆSEL

confia le Télémaque douteux, peu digne d'Eucharis : le Kronprinz Frédéric-Guillaume.

Cette éducation, tant civile que militaire, fut, paraît-il, la plus belle du monde ; et le kaiser en fut si émerveillé qu'il nomma, par récompense, von Hæsel feld-maréchal et gouverneur de Metz.

A peine arrivé dans cette ville, le maigre et long pandour commença par faire peindre, dit-on, au plafond de sa chambre, la carte de l'Alsace-Lorraine. De la sorte, la première chose que voyait le maréchal, en s'éveillant, c'étaient les pauvres provinces. Et, la main sur le pommeau de son sabre, il les tenait comme un chien son os ou la hyène sa proie.

Ainsi, von Hæsel était notre Croquemitaine.

Mais, c'était aussi celui des officiers de la garnison de Metz.

Dieu de la discipline, il exigeait que celle-ci fût de fer comme lui-même. Que de colonels, commandants, surtout d'oberlieutenants eurent à pâtir de ses exigences ! Toujours debout, à pied, à cheval, la nuit, le jour, en casquette plate et manteau vert, il arpenterait Metz.

La chère ville au doux ciel, aux soirs tendres et aux nuits paisibles ne connut bientôt plus que les trépidations de ce dément.

Tantôt, c'était le houte-selle qu'il faisait sonner à minuit, sous les fenêtres illuminées du stathalter, obligeant tous les brillants officiers, les hobereaux hautains en tenue de soirée, à quitter en pleine nuit le bal pour la manœuvre. Et, d'autres fois, c'étaient les descentes dans les mauvais lieux, au *Crocodile* ou quelque brasserie suspecte du quartier des casernes ; et les jeunes officiers ramenés à la fraîcheur de l'air, l'oreille pincée et l'échine basse, avec un mot sec et de bons arrêts.

Mais ce n'étaient là que les jeux de la paix ! Et, ce qu'il fallait, à cette âme ingénue de conquérant, c'était une guerre, une vraie guerre, à l'issue de laquelle le *Va victis* ! adressé aux Français fût à jamais définitif.

Hélas ! cette grande guerre tarda, et il advint ceci : c'est qu'à force de se trémousser dans Metz, de s'agiter dans la brume de la Moselle et de passer sa vie à brimer sa garnison, le précepteur impérial attei-

(1) Paroles de von Hæsel, rapportées par le lieutenant Müller, professeur à l'Académie tecnico-militaire de Berlin.

gnit quatre-vingts ans ! A quatre-vingts ans, la main n'est plus très sûre, le regard — même de myosotis — d'une acuité bien pénétrante, et puis, dans la vieille caboché, au fond de la vieille cervelle, sous les mèches folles à la Thais, il y a déjà des courants d'air...

N'empêche que, quand la guerre vint — car la guerre vint et tout arrive — Frédéric-Guillaume se souvint de son vieux maréchal. Ainsi Télémaque aimait à se réfugier auprès de Mentor sage et vénérable. Et, voilà que tous deux, l'ancien et le cadet, le vieillard et le jeune homme, ils commencèrent d'agiter cette idée souveraine d'élever, à la gloire militaire allemande, un monument impérissable. Il ne s'agissait rien moins que de le pétrir pour cela avec le sang français, dans les pierres françaises.

L'idée de l'attaque de Verdun naquit de l'union de ces deux volontés, de l'entente de ces deux cœurs. Mais Verdun, patrie de Chevert, cela ne se prend pas aussi aisément que le *Crocodile* ou tel autre caboulot de la garnison de Metz : c'est une citadelle bâtie à chaux et à ciment, et, même en sacrifiant deux cent mille des siens, le bonhomme à la bouche édentée et aux yeux d'enfant n'en eut pas raison.

« Faut-il que la civilisation élève ses temples sur des montagnes de cadavres ? » Ainsi le vieillard se souvint du chant de sa jeunesse. Mais la voix de la Loreley aussi est pernicieuse. Et, tandis que montent les râles des blessés et le bruit des sanglots, elle n'est pas éloignée l'heure où le vieil Hæsel, roulé dans le suaire noir, blanc et rouge aux couleurs de l'Empire, ne sera plus, à son tour, qu'une momie laide, sèche, parcheminée et si dure que les corbeaux, même en ce temps de carême, n'en voudront pas.

Edmond Pilon.

Les auxiliaires pourront permuter mais... comment ?

Il est visible que la question des auxiliaires s'achemine peu à peu vers un état de choses différent de celui qui a donné lieu à tant de réclamations. En ce qui concerne les visites, déjà a-t-on pu constater que, depuis l'arrivée de M. le général Roques au ministère de la Guerre, les prescriptions ministérielles sont empreintes d'un tout autre esprit.

L'affection de ces hommes à proximité de leur domicile, dans l'intérêt économique général, vient d'être à nouveau le sujet d'un échange de vues à la Chambre, à l'occasion de la discussion du projet de loi sur la culture des terres abandonnées. Le ministre ne s'est pas seulement déclaré convaincu de la nécessité de cette mesure, il a ajouté qu'il comptait bien en faire une réalité immédiate ; nous citons : « L'ordre est déjà donné ; lorsqu'ils seront saisis d'une demande d'un auxiliaire pour se rapprocher de sa famille, les commandants de région devront chercher, dans la région intéressée, un correspondant, chercher l'homme qui pourrait remplacer celui qui demande à être rapproché de son domicile ».

L'intention et la bonne volonté sont évidentes ; mais le moyen par voie de permutations individuelles peut-il être efficace ? C'est en vertu d'instructions générales du bureau de la mobilisation que les auxiliaires ont été, par groupes importants, envoyés d'une région dans une autre ; par exemple, de la 12^e (Limoges) à la 5^e (Orléans), de la 15^e (Marseille) à la 14^e (Lyon) ; dans aucun cas, et cela eût été l'absurdité même, la réciproque n'a pu se produire, c'est-à-dire qu'aucun homme appartenant originairement à la 5^e région n'a été affecté à la 12^e, aucun de la 14^e à la 15^e, etc. Comment, dès lors, trouver des permuteurs pour aller dans une région autre que celle de leur origine ; cela seul ne frappe-t-il pas le système de paralysie, sans compter les lenteurs, les écritures, les complications résultant de semblables recherches ?

Un seul procédé est de nature à redresser l'erreur initiale, au moins pour une grande partie : c'est que le ministre décide que tout auxiliaire non spécialiste incorporé dans une région autre que la sienne et qui en fera la demande sera reversé dans celle-ci dans un délai fixé ; encore, pour les professions spéciales, conviendrait-il de limiter l'exception à des emplois offrant des difficultés particulières de recrutement tels que ceux d'ouvriers tailleurs, cordonniers, selliers, maréchaux ferrants et non de secrétaires ou dactylographes.

Chaque région serait ainsi, d'une manière générale, appelée à assurer ses besoins d'employés sédentaires avec ses ressources propres et y pourvoierait très certainement après avoir effectué toutes les compressions possibles et en tirant parti de tous les éléments, hommes ou femmes, dont elle peut disposer.

Le recrutement régional, pour le service auxiliaire, est une nécessité d'ordre économique à laquelle ne se heurte aucune difficulté sérieuse d'ordre militaire, cela n'a plus besoin d'être démontré.

Commandant V...

La retraite du comte Tisza serait imminente



COMTE TISZA

Une dépêche de Bucarest au *Secolo* de Milan annonce comme prochaine la retraite du comte Etienne de Tisza, premier ministre hongrois.

La même dépêche expose les motifs de ce départ. D'abord, M. de Tisza opposerait aux volontés de Berlin une résistance qui rend désirable l'appel d'un personnage plus souple. Déjà, au mois de février, il aurait offert à l'empereur-roi sa démission et celle du cabinet entier pour protester contre la prépondérance des Allemands.

D'autre part, sa présence aux affaires serait un obstacle à l'accord que Vienne et Berlin cherchent à conclure avec la Roumanie, car les Roumains du royaume voient en lui un oppresseur de leurs frères de Transylvanie.

Le premier motif est certainement discutable. Serviteur de la politique allemande plus qu'aucun autre homme d'Etat hongrois, le comte Tisza fut le préparateur le plus agissant de la guerre. S'il a cessé de plaire, c'est sans aucun doute à Schœnbrunn plutôt qu'à Berlin. Quant à l'antipathie qu'il inspire aux Roumains, elle est en effet très vive et les efforts auxquels il se livre depuis plus de deux ans pour la vaincre sont restés sans succès.

M. Weckerlé, dont on prononce déjà le nom pour la succession, ne sera guère qu'une seconde édition de M. de Tisza, à l'égard de ses sentiments allemands et de son hostilité envers les Roumains de



M. WECKERLÉ

Transylvanie. De plus, sa réapparition rappellerait à l'empereur-roi des souvenirs pénibles, quoique anciens : en 1895, un conflit s'éleva entre la Couronne et M. Weckerlé, alors premier ministre, et, après une longue lutte, ce fut la Couronne qui capitula. Mais François-Joseph n'en est pas à regarder à une humiliation de plus ou de moins.

Le nouveau sous-secrétaire d'Etat à la guerre italien

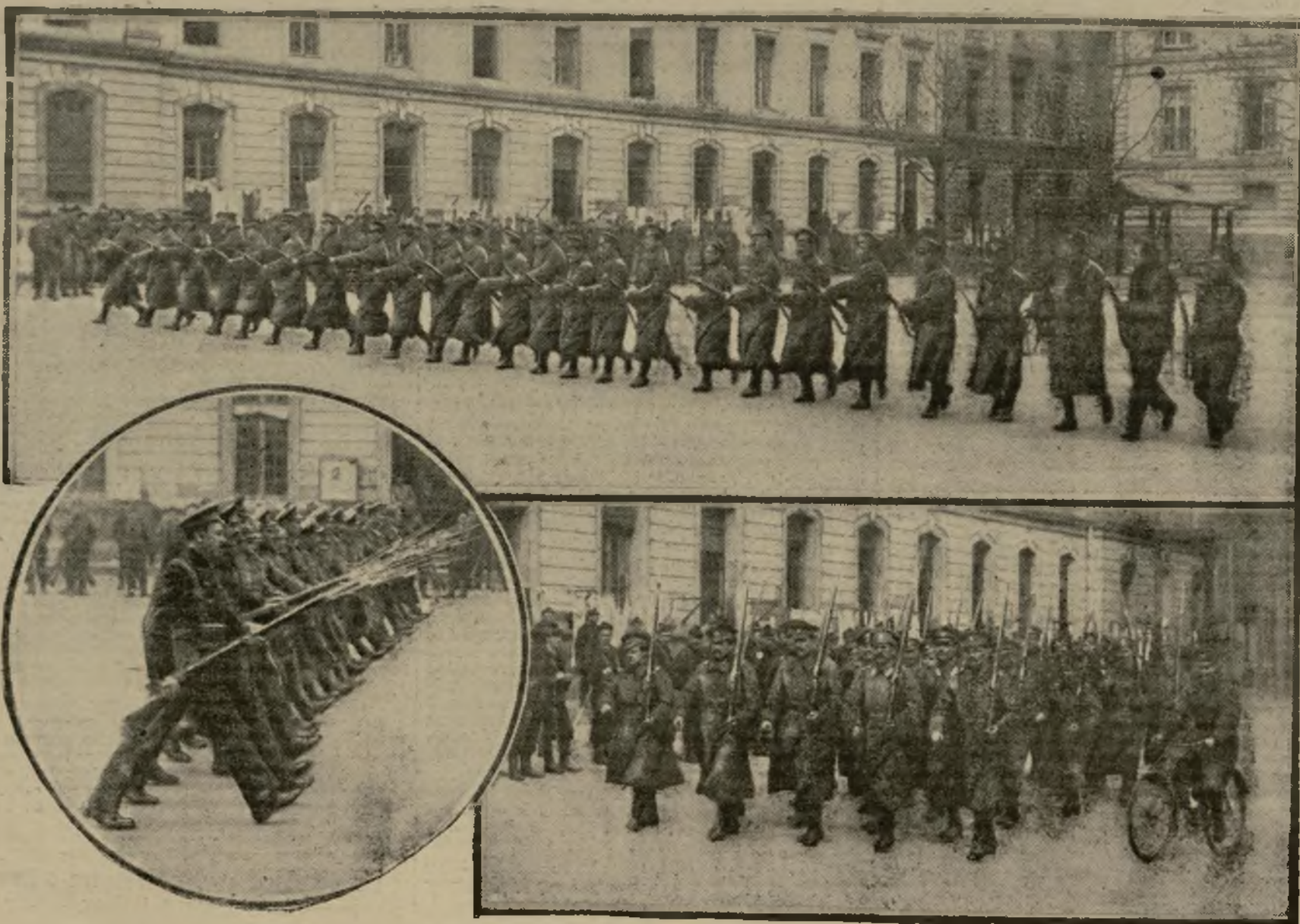
Rome. — Le général Alfieri est nommé sous-secrétaire d'Etat à la guerre, en remplacement du major-général Elia, dont la démission est acceptée.

Pour saluer celui qui les mena aux combats



Nous évoquons en première page la parade au cours de laquelle le général Dubail, quittant le front pour aller assumer d'autres devoirs, adresse son adieu aux armées placées sous ses ordres. Le document ci-dessus fixe l'un des instants de cette cérémonie où le grand chef n'était pas moins ému que ceux de qui il se séparait.

L'entraînement des prisonniers russes évadés



Fréquemment des Russes, faits prisonniers par les Allemands sur le front oriental et conduits sur le front occidental pour y participer, contraints et forcés, à des travaux de défense, réussissent à franchir les lignes ennemies et à venir dans nos tranchées. Ces frères d'armes, centralisés à la caserne de la Pépinière, à Paris, y font maintenant, et de bon cœur, l'exercice à la française.

DERNIÈRE HEURE

Les sous-marins allemands redoublent d'activité

Les discours prononcés au Reichstag, ceux des députés aussi bien que celui du chancelier, ont détruit une légende qui commençait à se former : la guerre sous-marine allait prendre fin; son protagoniste, Tirpitz, était parti désavoué; sa disgrâce était l'œuvre de M. de Bethmann-Hollweg, ami des moyens conciliants et de l'empereur rallié à la méthode du chancelier. Or, le chancelier a parlé; il s'est prononcé pour l'emploi de « tous les moyens »; le parlement l'a approuvé, l'empereur l'a félicité de sa vigueur.

Mais les faits sont encore plus parlants que les discours de tous ces parleurs; tandis que le chancelier lance sa harangue, les pirates lancent leurs torpilles; jamais leur ardeur ne s'est montrée plus agissante. Voici, en effet, le bilan du jour :

Torpillage du voilier français *Saint-Hubert*, de Saint-Malo, par un sous-marin allemand; le vapeur danois *Livonia* recueille l'équipage.

Le vapeur anglais *Simla* est coulé : onze hommes périssent; le reste est sauvé.

Le vapeur Vesuvio, italien, est coulé. Six hommes et officiers périssent.

Le vapeur danois *Gutenberg* est torpillé par un sous-marin autrichien. L'équipage est sauvé.

Neuf hommes du vapeur *Marika*, torpillé, sont trouvés errant sur une chaloupe par le vapeur espagnol *Leon-XIII* qui les recueille.

Le paquebot « Colbert » échappe à un pirate

MARSEILLE. — Le paquebot *Félix-Touache*, de la Compagnie Mixte, est arrivé à Marseille ayant à bord de nombreux passagers. Ce paquebot reçut en cours de route un radiotélégramme par lequel le vapeur *Colbert*, des Chargeurs Réunis, demandait du secours étant poursuivi par un sous-marin qui le canonna.

Le *Félix-Touache* allait se diriger vers le *Colbert* lorsqu'il fut averti par un autre vapeur d'avoir à changer de route, le *Félix-Touache* allant droit sur le sous-marin ennemi. Ce paquebot reprit alors sa route sur Marseille, où il arriva sans autres incidents.

C'est sans avertissement préalable que le sous-marin canonna le *Colbert*.

Celui-ci ayant des chaudières sous haute pression, put échapper par sa vitesse. C'est alors que le commandant du *Colbert* lança plusieurs radiotélégrammes pour annoncer aux navires en cours de route la présence de ce sous-marin.

M. Mac Kenna expose la supériorité financière de l'Angleterre sur l'Allemagne

GENÈVE. — La Gazette de Lausanne de ce soir publie une intéressante interview qu'un de ses collaborateurs à Londres a obtenue de M. Mac Kenna, chancelier de l'Échiquier.

M. Mac Kenna s'est exprimé ainsi :

« Le vrai témoignage de la puissance financière relative de l'Allemagne et de l'Angleterre est donné pour le cours du change qui montre la valeur que les neutres désintéressés accordent à leur numéraire. Le contraste est instructif. En dépit de tous les efforts de la Reichsbank pour régulariser le change, en dépit de la violation des contrats par les exportateurs allemands qui exigent le paiement en or ou en monnaie étrangère, alors qu'ils n'auraient le droit de recevoir que des marks, en dépit du refus par les consuls allemands de prendre des billets de la Reichsbank en paiement, les changes étrangers témoignent d'une extrême dépréciation de la valeur du mark comparée à celle que subit la livre sterling.

Quelques exemples suffiront à le prouver.

À la fin de février, le mark et la livre sterling subissaient des dépréciations dans le change avec les États-Unis qui sont respectivement de 27 0/0 et 2 0/0; dans les pays scandinaves, la proportion est de 27 1/2 et 6 1/2; en Hollande, 28 1/2 et 7 1/2.

Une déduction, que l'on peut tirer de la baisse du mark, c'est l'indication qu'elle donne du fait que les neutres reconnaissent l'insuccès final auquel est vouée la cause de l'Allemagne; cette baisse enregistre le déclin de son crédit dont la restauration par la victoire finale n'est désormais plus attendue.

Le prince de Serbie quitte Londres

LONDRES. — Le prince héritier de Serbie a quitté Londres ce matin. Le prince Albert, lord Kitchener, sir Edward Grey, les ministres de Roumanie et de Portugal se trouvaient à la gare.

Ferdinand de Bulgarie institue un régime de terreur

BUCAREST. — On mande de Sofia :

« Le roi Ferdinand craignant un mouvement révolutionnaire, a donné liberté entière d'action à M. Radoslavof pour arrêter toute tentative d'opposition pouvant se manifester contre la politique extérieure inaugurée par M. Radoslavof suivant les vues du souverain.

« C'est pour terroriser le peuple et les hommes politiques bulgares soupçonnés d'être des adversaires de cette politique que M. Radoslavof a ordonné avec l'agrément de Ferdinand, l'arrestation de M. Ghenadieff et des autres chefs de l'opposition, sous l'inculpation de haute trahison.

LONDRES. — On confirme de Bucarest à la date du 4 avril, qu'en outre de M. Ghenadieff, son beau-père, M. Alatchief, ancien ministre des Travaux publics, le fils de M. Alatchief et quatre autres personnages, amis de M. Ghenadieff ont été arrêtés le 20 mars à Sofia.

La fête nationale grecque à Salonique

SALONIQUE. — Aujourd'hui, à l'occasion de la fête nationale hellénique, a été célébré un office solennel auquel assistait le monde officiel.

Le général Sarraïl et le général Mabou ont été vivement acclamés par la foule à leur arrivée et à leur sortie de l'église.

Patrouille allemande capturée

SALONIQUE. — Une patrouille allemande, en reconnaissance est tombée dans une embuscade; plusieurs officiers et soldats ont été faits prisonniers; un officier a été grièvement blessé.

Des avions allemands ont bombardé hier et aujourd'hui Karassouli, mais n'ont fait ni victimes, ni dégâts.

Echec d'une incursion allemande en territoire grec

ATHÈNES. — La *Nea Himerá* apprend qu'un escadron de cavalerie et une patrouille d'infanterie allemande ont pénétré sur le territoire grec et ont occupé deux hauteurs, près du village de Potaros. Après un échange de coups de fusils avec les soldats français, ils ont dû repartir.

Mort de l'amiral Bettolo

ROME. — L'amiral Bettolo, député, ancien ministre, est mort à midi.

[L'amiral Giovanni Bettolo était, sans contredit, l'individualité la plus en vue de la marine italienne. Deux fois ministre, s'il n'avait pas assumé le commandement effectif de la flotte italienne au cours de la guerre actuelle, il n'en conservait pas moins la direction morale.]

Le Portugal organise sa force militaire

LISBONNE. — Le journal *O Seculo* annonce que le gouvernement va créer des sous-secrétariats d'État de la Guerre, de la Marine, des Finances et des Munitions, et que les titulaires de ces nouveaux postes seront respectivement le capitaine Ferreira Lima, ancien ministre, le docteur Celestino de Almeida, sénateur, ancien ministre des Colonies, Vitorino Guimarães, ancien ministre. Le ministère des Munitions sera probablement attaché au département de la Marine.

Le mouvement insurrectionnel en Chine

PEKIN. — La ville de Canton a proclamé son indépendance.

D'autre part, une dépêche de Londres à l'agence l'Information annonce que la province de Kouang-Toung a proclamé son indépendance dans la nuit du 5 au 6 avril.

La province de Kouang-Toung a une population de 27 millions d'habitants. Sa capitale est Canton. Les forêts de Swatow et de Hainan se trouvent également dans cette province, ainsi que les colonies européennes de Hongkong et de Macao.

Communiqué belge

Un petit coup de main tenté la nuit dernière sur un de nos postes avancés près de Steenstraete a été repoussé par nos feux.

Cet après-midi, actions d'artillerie assez violentes dans les secteurs de Ramscappelle et de Dixmude.

Nouveaux succès russes sur le lac Narotch

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Sur le front de la région de Riga et dans le secteur de la Drina, en aval de Friedrichstadt, vif feu d'artillerie en maints endroits.

Une automobile ennemie est apparue dans la région au sud-ouest de Remershof; elle a canonné nos tranchées avec des pièces à tir rapide, nous elle a été mise en fuite par le feu de notre artillerie.

Sur le front des positions de Drinsk, échange de coups de feux.

On signale la fin de la débacle des glaces et une diminution de la crue des eaux.

Dans la région au sud-ouest du lac Narotch, violent combat d'artillerie, au cours de la journée d'hier. Vers le soir, nos troupes ont occupé quelques points des positions ennemies, dans la région du village de Blizniki, faisant prisonniers un officier et 77 soldats. Les Allemands, pour repousser nos attaques, ont fait usage de gaz asphyxiants.

Dans la région du lac de Sosno, au sud de Pinsk, les Allemands ont fait une reconnaissance en bateau; ils ont été repoussés.

Dans la région de nord de Tshartorysk, des avions ennemis ont jeté des bombes.

Dans la région de la Strypa supérieure, nous avons bombardé avec succès les batteries ennemies; nous avons observé que nos coups de feu avaient bien porté et avaient provoqué de nombreuses explosions. Les tentatives de l'adversaire contre certaines de nos batteries sont restées stériles.

Un nord de Buyane, l'ennemi a fait exploser un fourneau de mine devant nos tranchées.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région du littoral, nos troupes ont délogé par surprise l'ennemi de ses positions de la rive droite du Karadere et l'ont rejeté au delà de la rivière.

Dans le bassin du Tchouach supérieur, nos éléments, malgré une gelée très vive et une tempête de neige, continuent à progresser.

Communiqué italien

ROME. — Commandement suprême :

Dans la vallée de Camonica et dans les Giudicarie, dans la journée du 5 avril, l'activité de notre infanterie a continué, appuyée par l'artillerie et par des actions de surprise ou par des attaques de vive force. Nous avons enlevé à l'ennemi une position fortifiée au nord-ouest de Pracul (vallée de Daone), la localité de Pinz sur le Chiese et une hauteur puissamment fortifiée entre le pont de Pluboga et Cima Palone.

Sur les pentes orientales du mont Broi, un détachement ennemi a été battu et repoussé; il a laissé entre nos mains une dizaine de prisonniers, un lance-bombes, des armes et du matériel.

Dans le haut Corderole, notre artillerie a provoqué l'explosion d'un dépôt de munitions sur le mont Cherpz.

Le long de l'Isongo, activité habituelle de l'artillerie.

Sur le Carso, dans la nuit du 6 avril, une forte colonne ennemie a essayé encore une vaine et sanglante attaque contre nos nouvelles positions à l'est de Selz. Entourées par les feux de notre artillerie et les rafales des mitrailleuses et de notre mousqueterie, les troupes ennemies ont été rejetées en désordre et avec des pertes très importantes, avant même de parvenir à s'approcher de nos réseaux de fils de fer.

La guerre aérienne a marqué un nouveau et brillant succès pour nous. Déjà, dans la journée d'hier, nous avions repoussé les vains infiltrés des avions ennemis en Carnie et sur l'Isongo.

Désirant de pouvoir désormais forcer notre défense aérienne, l'ennemi a essayé de la surprendre et, profitant des ténèbres de la nuit passée, 7 avions se sont lancés sur la plaine entre l'Isongo et le Tagliamento, mais nos hardis aviateurs ont pris rapidement leur vol dans l'obscurité et ont assailli et repoussé l'escadre ennemie, abattant 2 avions et faisant prisonniers les 4 aviateurs, dont 3 officiers.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

LEURS MARRAINES

par FABIANO

— Mon cher filleul, parfaitement, je suis une vieille fille, très laide, qui ne vit que pour son perroquet...

Le vrai filleul des deux n'est pas celui qui pense!

Quelques marraines comme on n'en trouve pas treize à la douzaine.



— Ah mon Dieu! Il ne m'avait pas dit qu'il était nègre.

— Il me demande une photographie, pourvu qu'il ne me trouve pas laide...

— Ce qu'elle est « bath »!

L'heureuse marraine. — Elle sent tous les regards tournés vers son filleul, jeune héros qui ne compte plus ses exploits, et son regard est pour lui la plus douce des récompenses.

F. Fabiano

A LA CHAMBRE

Un premier débat
sur le rajeunissement des cadres

Le projet de loi qui tend à ramener respectivement à 59, 60 et 62 ans les limites d'âge des colonels, généraux de brigade et généraux de division, actuellement fixés à 60, 62 et 65 ans, a fait l'objet hier, à la Chambre, d'un débat assez animé. Débat sans résultat positif, du reste, puisqu'il s'est terminé par un renvoi à la commission.

Son premier adversaire fut M. Maginot, que des applaudissements nourris saluèrent quand il gravit, appuyé sur ses cannes, le petit escalier de la tribune.

Le député de Bar-le-Duc se défendit d'être opposé au rajeunissement des cadres :

Pour gagner les batailles, dit-il, il faut de l'ardeur, de la promptitude, de la décision, de l'audace et cette vigueur physique et morale qui vous préserve de la fatigue comme des autres défaillances et empêche de verser dans la routine, le moindre effort et la peur des responsabilités. Ces qualités demeurent l'appanage des hommes jeunes !

M. Maginot exprima précisément la crainte que ce projet n'aboutisse pas au rajeunissement désiré et qu'il ne soit fait un large usage de l'article qui permet de maintenir en activité les officiers généraux passés dans le cadre de réserve.

Il faut, conclut-il, introduire dans notre commandement, notre haut commandement surtout dont je n'oublie pas les services rendus, mais auquel il est bien permis, après vingt mois de guerre, de demander plus d'activité, plus d'initiative, plus de volonté guerrière, un peu de ce sang jeune qui fait les chefs qui osent, et permet à des hommes de forcer le destin ! (Vifs applaudissements.)

Après M. Henry Paté, rapporteur, le général Roques intervint à la tribune :

Quand nous sommes entrés en guerre, dit le ministre, il y avait 47 généraux de division et 67 généraux de brigade qui ne seraient pas partis en campagne, si le projet de loi actuel avait été acquis. Parmi ces généraux, il reste au front 5 généraux de division et 16 généraux de brigade, c'est-à-dire que la mesure que nous proposons n'a rien d'excessif. On lui reproche, d'ailleurs, de n'être pas assez sévère.

Quoi qu'on en ait dit, on a fait arriver au haut commandement beaucoup d'officiers jeunes. Parmi les commandants de corps d'armée, le plus âgé a soixante-quatre ans et le plus jeune quarante-neuf ans. C'est là l'indice d'une véritable sélection.

M. Maginot avait rappelé les généraux de vingt-sept ans des armées de la République et les victoires des jeunes maréchaux de l'Empire : le général Roques fit observer combien la guerre avait changé d'aspect depuis cette époque :

Napoléon, jadis, tenait le champ de bataille sous sa torpille, dit-il. Aujourd'hui, il est besoin d'une expérience consommée pour conduire la guerre moderne.

Et le ministre conclut en demandant à la Chambre de voter un projet qui constituait un premier pas nécessaire.

Accepté par l'amiral Bienaimé et par M. Henri Galli, partisan toutefois de la suspension, en temps de guerre, de toutes les règles relatives à l'avancement, le projet rencontra l'hostilité de M. Viollette qui, au nom d'un certain nombre de députés de gauche, demanda le renvoi à la commission :

Nous sommes tous d'accord, dit M. Viollette en substance, sur le principe du rajeunissement des cadres. Mais le projet actuel n'est qu'une illusion. Il ne change rien ! Il ne s'agit pas de situations de personnes, mais de méthodes que nous demandons à la commission de réviser.

Malgré l'opposition du ministre de la Guerre, le renvoi fut prononcé par 254 voix contre 218, après pointage.

L'ajournement des élections

La Chambre vota ensuite le projet de loi tendant à ajourner les opérations de révision des listes électorales pour 1916, à proroger les pouvoirs des conseils municipaux, des conseils généraux et des conseils d'arrondissement, et à ajourner les élections législatives, départementales, communales et consulaires. Sur une question de M. Maurice Spronck, M. Varenne, rapporteur, précisait qu'il s'agissait, sur ce dernier point, des élections législatives partielles pour l'année 1916 et qu'on ne touchait pas à la question du renouvellement de la Chambre.

Un long débat s'engagea enfin sur la proposition, adoptée par le Sénat, tendant à instituer des dispensaires d'hygiène sociale et de préservation antituberculeuse, dont les onze articles furent votés sans modifications. Puis, à la demande de M. Edouard Ignace, la Chambre décida de reprendre, dès mardi prochain, la discussion des loyers.

Au début, elle avait adopté le projet relatif à l'examen des ajournés des classes 1913 à 1917 et des exemplés des classes 1915 à 1917 par les conseils de révision.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

L'hommage de la Chambre
au lieutenant-colonel Driant

Ainsi que nous l'avons dit, aucun doute n'est plus possible sur le sort du lieutenant-colonel Driant. Le député de Nancy a bien été tué à l'ennemi, lors de l'affaire du bois des Caures, au début de la bataille de Verdun.

Hier, à l'ouverture de la séance de la Chambre, M. Deschanel a salué en ces termes la mémoire de son collègue :

Nous devons renoncer à nos espoirs : il ne paraît plus douteux que Driant a été tué. (Tous les députés se lèvent.)

Une famille en pleurs cherche au loin la chère image de l'époux, du père disparu.

Nous le pleurons avec elle.

Mais lui, voudrait-il être plaint ? Voudrait-il être pleuré ?

Non ! Il n'avait rêvé que pour cette heure suprême. Toutes ses pensées, toutes ses passions, toutes ses généreuses colères — que sa mort explique et ennoblit — n'avaient qu'un objet : la grandeur de la France, la réparation de ses revers.

Vivre d'une vie collective, supérieure à la vie individuelle, s'absorber tout entier dans un idéal sacré : le triomphe de la justice par le relèvement de la patrie, et mourir pour l'idéal dont on a rêvé, quel destin plus digne de tenter un grand cœur !

Mourir pour sa patrie, et pour quelle patrie, et dans quel moment ! Dans le moment que la France repare, au prix de son sang, les plus exécrables forfaits contre le droit, contre la foi jurée, contre l'humanité.

C'est pour tout cela, — patrie, honneur, justice, — que Driant est mort, au milieu des héros immortels de Verdun. (Applaudissements répétés.)

Jamais causes plus saintes ne valurent plus magnifiques trépas.

Puisse de tels holocaustes brûler les débris impurs de nos haines ! Puisse la Mort éclairer la Vie ! (Vifs applaudissements.)

Cher et noble soldat, la France couvre de ses couleurs ta dépouille glorieuse. Tes petits chasseurs, que tu aimais tant, continueront d'entendre la voix paternelle ; ils porteront en leurs âmes ta vaillance. Par eux tu seras vengé ! (Applaudissements répétés.)

Le général Roques s'est associé aux paroles du président de la Chambre :

Le ministre de la Guerre considère comme un honneur d'avoir eu sous ses ordres le colonel Driant, dit-il. Il tient à dire son admiration pour ce chef admirable et pour ce soldat unanimement admiré. (Vifs applaudissements.)

AU SENAT

La taxation des denrées

Après l'adoption d'une proposition tendant à accorder une allocation journalière aux victimes civiles de la guerre, le Sénat a continué hier la discussion du projet sur la taxation des denrées.

Ayant préconisé, comme remèdes à la cherté de la vie, certaines dispositions qui ont donné d'heureux résultats dans la ville qu'il administre, M. Herriot, sénateur-maire de Lyon, s'est prononcé pour un texte permettant aux préfets de recourir, le cas échéant, à la taxation des denrées et substances indispensables à l'alimentation. M. Aubry, ministre de l'Intérieur, a déclaré que le projet de la Chambre donnait satisfaction au gouvernement, partisan de la taxation, de la réquisition et de pénalités sévères, et aussi que le général en chef insistait pour le vote de ce projet qui lui permettrait d'atteindre les mercantis. M. Clémentel, ministre du Commerce, MM. Delpeyre et Bepmale intervinrent ensuite.

On continuera mardi.

Nouvelles parlementaires

La réforme horaire

La commission de l'enseignement de la Chambre a approuvé hier le rapport de M. Malaxiade concluant à l'adoption de la proposition de loi de M. Honnorat, qui a pour objet d'avancer d'une heure l'heure légale pendant la durée de la guerre.

La rééducation professionnelle des mutilés

M. Albert Mélin, ministre du Travail, a été entendu par la commission d'assurance et de prévoyance sociales sur la proposition de loi concernant la rééducation professionnelle des mutilés.

La commission, ainsi que celle du budget et celle du travail, s'est mise d'accord avec le gouvernement sur les lignes générales du projet qui a pour but de coordonner l'ensemble des mesures à adopter en vue d'assurer la rééducation professionnelle des mutilés.

Conseil municipal

Au cours de la séance que nos édiles ont tenue hier, M. Lagache a fait adopter son rapport avant pour objet le convertissement en asphalte de chaussées empierrées. M. Daville a fait également adopter son rapport relatif à la répartition du crédit de subventions à des écoles libres de dessin destinées aux femmes.

M. Duval-Arnould a fait modifier les sectionnements de la ligne de tramway « Mairie du quinzième arrondissement-Gare du Nord ». La première section comprendra : Mairie du quinzième-Ecole Millaire ; la deuxième : Boulevard de Grenelle-Saint-Augustin ; la troisième : Saint-Augustin-Gare du Nord.

Lombard, Laborde
Garfunkel et Cie

(HUITIÈME AUDIENCE)

On entend les protégés de Garfunkel

On espérait pour hier la fin des interrogatoires ; il n'en a pas été ainsi, en raison des multiples questions posées par les défenseurs, et qui, trop souvent, hélas ! sont des redites, sous prétexte de précision.

A plusieurs reprises, le colonel Favart, avec sa brièveté toute militaire qui n'en est pas moins fort courtoise, dut rappeler aux avocats qu'ils devaient de cantonner dans les éléments de la cause.

Lerebourg, fabricant de conserves et de confitures, 18, rue de l'Odéon, versé dans le service armé le 22 décembre 1914, cherche le moyen de ne pas abandonner son commerce. Il alla voir le docteur Lombard qui, à deux reprises, lui fit obtenir un sursis. La troisième fois, Lerebourg fut affecté au service auxiliaire. Il paya à Lombard la somme de 2.000 francs.

Mais la « bande de pleureurs », c'est l'expression dont se sert l'accusé pour désigner l'agence, ne lâcha pas un si bon client. On le proposa pour la réforme N° 2 moyennant un billet de 1.000 francs, ainsi que son ami Heudier, directeur d'une grande épicerie de la place Paroisse. Ce dernier paya la même somme.

A une question de M. Henri Gérard, Lerebourg déclare qu'il se trouvait sans nouvelles de sa fille et de sa mère restées dans un département envahi, que plusieurs de ses frères venaient d'être grièvement blessés, que tout cet ensemble l'avait fortement déprimé.

Triadou, commerçant de la rue de la Chaussée-d'Antin, auxiliaire immobilisé à Rodrez, se fit réformer moyennant 1.000 francs à Laborde et 100 francs pour le certificat médical. Triadou se fit tirer l'oreille, parait-il, pour payer la note, car Lombard déclarait le lendemain à Musseau : « Ces sacrés Auvergnats, c'est dur de leur tirer leur argent. »

Comme c'est Du Bosq qui rapporte le propos, M. Albert Crémieux, répondant à une question tendancieuse de M. Ducos de La Haille défenseur du major Laborde, s'écrie : « Ou bien Du Bosq a dit la vérité, ou c'est un dénonciateur-calomniateur ! »

Le cas Charvoz inculpe également les docteurs Dumorel et Gasland dont les certificats permirent aux majors Truffier et Laborde de le réformer pour hystéro-épilepsie. On lui avait demandé 10.000 francs, mais il se borna à payer 100 francs le certificat Dumorel.

Avec Maumus apparaît Garfunkel, le protégé de la police parisienne. Maumus, chef de publicité à la Compagnie des Omnibus de Paris, caporal-fourrier à l'école d'aviation de Chartres, était étroitement mêlé à la constitution de la Société pour la Stérilisation des Eaux par les rayons ultra-violet, du conseil d'administration de laquelle, Lombard, président du conseil d'arrondissement, devait faire partie.

C'est pour Maumus que Garfunkel insista si vivement auprès du docteur Lombard que celui-ci chargea Du Bosq de dire à Pierron : « Il faut, coûte que coûte, faire hospitaliser Maumus. » Le secrétaire d'état-major Pierron exécuta alors le premier faux bulletin.

Du Bosq et Pierron reconnaissent les faits et Lombard se borne à déclarer : « Encore huit jours de séances et j'aurai assassiné... »

Viennent ensuite les cas du sergent Dordas, vieil ami de Garfunkel, au temps du « Garfunkel en espadrilles », et du soldat Handschaff, Russe naturalisé Français en mars 1914.

Pour ces deux amis, la fabrique de faux fonctionnaires et ils furent hospitalisés, le premier sans bourse délier et le second en payant 100 francs un certificat médical au docteur Saint-Maurice. Handschaff fut dirigé sur Champrosay, ce qui suggère à Lombard cette réflexion : « Je n'ai pu être mêlé à cette affaire, Champrosay m'étant hostile, parce qu'il n'y tenait des religieuses et que j'étais un élu républicain. »

Aujourd'hui, on entendra les derniers inculpés, Gaston Lévy, Rueff et Mme Mintz-Feldstein ; puis commencera l'interminable défilé des témoins.

Alfred Bougenier.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

LA VIE INTELLECTUELLE

"L'Adjudant Benoit"

par MARCEL PREVOST

M. Marcel Prevost vient d'écrire un roman où il est fort question de la guerre. Cela ne surprendra personne, puisque la guerre est, hélas ! un sujet d'actualité et puisque M. Marcel Prevost n'est pas de ces écrivains qui s'écartent systématiquement des sujets d'actualité. Cela ne surprendra personne, puisque M. Marcel Prevost est l'auteur de *Monsieur et Madame Moloch*.

Comment se fait-il qu'on ne rappelle pas plus souvent ces temps-ci le roman de Marcel Prevost sur l'Allemagne ? Il faut souligner les mérites des écrivains, alors même qu'on est enclin à voir leurs défauts. M. Marcel Prevost a eu le mérite incontestable de discerner la folle ambition de l'Allemagne tentaculaire. Dans *Monsieur et Madame Moloch*, il a nettement exposé les goûts dominants, les projets conquérants de l'Allemagne. Il en a marqué vigoureusement le péril.

Lorsque parut le roman, les journaux allemands s'indignèrent à qui mieux mieux de certaine page où était rapporté le discours prononcé par un héros du livre, le comte de Marbach. Et le comte de Marbach disait :

« Dans un espace d'années qui sera court, nous devons voir ceci : le drapeau germanique abritera 86 millions d'Allemands, et ceux-ci gouverneront un territoire peuplé de 130 millions d'Européens. Sur ce vaste territoire, seuls les Allemands exerceront des droits politiques, seuls ils serviront dans la marine et dans l'armée, seuls ils pourront acquérir la terre. Ils seront alors, comme au moyen âge, un peuple de maîtres condescendant simplement à ce que les travaux inférieurs soient exécutés par les peuples soumis à leur domination. »

Les journaux allemands s'indignèrent. Or, M. Marcel Prevost avait extrait textuellement ces paroles d'un ouvrage allemand : *Grossdeutschland und Mitteleuropa am Jahre 1950*. Marcel Prevost aurait pu citer bien d'autres propos analogues et non moins significatifs et non moins graves. Celui-ci, par exemple :

« Un véritable peuple a le droit de créer avec sa propre épée l'espace qui manque à ses enfants ne pouvant plus vivre sur son territoire. » (*Die deutsche Politik*, Munich 1900.)

Où encore, celui-ci :

« Ne nous laissons pas leurrer par les apparences : en fait nous avons abandonné depuis longtemps la politique pacifique et nous sommes passés à la politique d'attaque. Notre force industrielle et commerciale, notre faiblesse agricole en sont les causes. » (*Dr. Mehrmann : le Peuple allemand et son action dans le monde*, Munich 1900.)

Aussi, le peuple allemand représentait, dès avant la guerre actuelle, la politique de la Force contre le Droit... Une partie du peuple la représentait sans doute inconsciemment. Beaucoup d'Allemands déjà savaient ce qu'ils voulaient et pourquoi ils le voulaient, et qu'ils étaient en danger pour l'humanité libre. Quand on écrit sérieusement l'histoire de l'opinion publique en France pendant les années qui ont précédé la grande guerre des nations, quand on recherche avec précision si elle fut informée et comment elle le fut, on ne négligera point un livre comme *Monsieur et Madame Moloch*. M. Marcel Prevost avait, en écrivant cet ouvrage, le sens de l'actualité et une clairvoyance bien digne de remarque.

Mais justement parce que, écrivant *Monsieur et Madame Moloch*, il avait prévu et fait prévoir la crise, on pouvait supposer que la crise, éclatée, lui inspirerait un livre qui serait le complément de *Monsieur et Madame Moloch*, et, sans être dépourvu le moins du monde d'intérêt romanesque, aurait un puissant intérêt documentaire. Il a préféré nous rapporter l'aventure de l'Adjudant Benoit. Et c'est une aventure touchante et pathétique. Mais c'est une assez petite aventure, au demeurant. Drame modeste dans une immense tragédie.

Au surplus, drame un peu bien exceptionnel.

Et qu'il soit conté avec rapidité, avec limpidité, avec habileté, s'il vous plaît, cela ne fait pas question. Mais pourquoi donc attendais-je autre chose de l'auteur de *Monsieur et Madame Moloch* ?

Cela n'empêche pas que l'adjudant Benoit est un brave garçon victime de circonstances extraordinaires. Il lui arrive d'être une sorte de Rodrigue. Il aime loyalement, et tendrement et gentiment Chimène. Mais il est obligé par les événements de tuer son Gormas. Il faut reconnaître que son Gormas a « mal tourné » : il est devenu espion. Fi donc !

Dans la tragédie formidable que constitue la guerre soudain déchaînée, M. Marcel Prevost considère surtout les agitations sentimentales de l'adjudant Benoit Castain et les répercussions de la guerre sur un amour...

Benoit Castain est blessé, la veille même de la guerre, par un de ces uhlanes qui passaient indistinctement notre frontière. On le soigne dans un château — français, bien entendu — mais avoisinant la Luxembourg et la Lorraine annexée. L'intendant du

château se nomme Joze Archer, la fille est la gaie et douce Gertrude. L'adjudant Benoit est tout amoureux de Gertrude, et nous ne saurions l'en blâmer expressément.

Mais — c'est une vraie chance, n'est-ce pas ! — Benoit Castain découvre à peu près par hasard que son futur beau-père est un espion expérimenté. Et comme les espions sont des canailles de toutes manières, Archer démasqué, et momentanément sauvé par la générosité d'un amoureux fort embarrassé de son étrange découverte et bien empêtré de ses conséquences possibles ou nécessaires, essaie traitreusement de « faire son affaire » à Benoit Castain. Alors Benoit l'assassine congruement. C'est justice.

La scène est hardiment, vaillamment menée : toute la scène de l'espionnage et de ce qui s'ensuit... Benoit, inquiet des allées et venues d'un individu qui lui est suspect et qui est d'ailleurs parfaitement innocent, s'engage la nuit dans la forêt. Il entend deux hommes qui parlent — en allemand — du « bureau ».

« En disant cela, il baissaient la voix d'instinct et les mots qu'ils prononçaient me devenaient très malaisés à saisir. Ils reprirent un ton naturel pour converser de la guerre, comme l'aurait pu faire des gens quelconques ; mais alors, bien qu'ils ne missent aucune passion dans leurs propos, je ne doutai plus qu'ils ne fussent Boches, à la façon tranquille dont ils constataient l'avance allemande à travers la Belgique et prévoyaient aussi la prise de Verdun. »

Déjà !

Ce qui prouve, au surplus, que les espions allemands sont capables de commettre des erreurs importantes.

Bref, le drame brutal se précipite. Mais il est à peine terminé que le drame moral commence. Et avec quelle douloureuse intensité !

Benoit Castain sera-t-il donc obligé de mentir perpétuellement à Gertrude ? Et plus Gertrude, devenue subitement orpheline, lui témoigne de tendresse confiante, plus il est perplexe et plus l'angoisse gagne son âme honnête et scrupuleuse. Les Allemands, cependant, envahissent la Lorraine. Gertrude, seule au monde, accompagne dans leur retraite l'adjudant Benoit et ses artilleurs. Elle meurt atteinte d'un éclat d'obus... Et l'adjudant Benoit souhaite seulement que la guerre dure plus que lui. Souhait réalisé. Benoit Castain disparaît durant la bataille de la Marne, non sans avoir raconté son histoire.

Et tenez pour certain que cette histoire est émouvante. Elle est contée avec une gravité simple et forte.

J. Ernest-Charles.

Nous commencerons mardi prochain la publication d'une nouvelle rubrique :

LES "VIENT DE PARAÎTRE"

où nous signalerons à nos lecteurs les dernières nouveautés en librairie.

A LA FOIRE DE LYON

Les Laboratoires Maurice Robin

La monde scientifique a pu constater avec un grand intérêt et une vive satisfaction que les produits pharmaceutiques tenaient à la Foire de Lyon une place importante, ce qui est d'un bon augure pour l'avenir, car il est ainsi démontré qu'en dépit des prétentions germaniques dans ce domaine la France — là comme ailleurs — ne redoute aucune concurrence et est à même de faire prévaloir sa suprématie.

Comment n'en serait-il pas ainsi alors que l'on comptait parmi les participants de la grande initiative lyonnaise une maison aussi considérable que la maison Maurice Robin, dont les découvertes scientifiques font loi en pharmacopée.

La maison Maurice Robin a présenté à Lyon, non seulement ses spécialités célèbres, mais encore les produits du nouveau laboratoire d'hypodermie que M. Maurice Robin a créé depuis le commencement des hostilités, étant devenu le fournisseur des hôpitaux militaires et de la pharmacie de l'armée.

C'est à M. Maurice Robin, d'ailleurs, que l'on doit de remarquables travaux qui font autorité dans le domaine de la science. C'est lui, en effet, qui, le premier, réussit à donner aux métaux un caractère d'ordre organique en les combinant avec la peptone pour les rendre assimilables.

Par la peptonisation des métaux et des métalloïdes, M. Maurice Robin découvrit de nouveaux horizons à la chimie pharmacologique, et c'est ainsi qu'il put mettre dans la pratique cette merveilleuse série de médicaments universellement répandus : le Peptonate de fer, le Peptonate d'iode (Iodone Robin), le Peptonate de Brome (Bromone Robin), etc.

Ces préparations réputées se complètent par d'autres préparations exclusives à la maison Robin et également notoirement connues, telles que le Glycérophosphate, le Nucléatol, le Nucléaritol, dont les effets bienfaisants ont à juste titre consacré leur valeur.

Jean Barsac.

QUESTIONS PARISIENNES

ON VA REPAVER nos principales voies

« Berlin, déclarent les neutres — ville jadis si propre, aux rues si bien entretenues, est aujourd'hui sale, ses voies sont dans un état lamentable — la municipalité d'ailleurs semble se désintéresser de cet état de choses... »

« Par contre — disent-ils — Paris est toujours le Paris élégant, propre, et ses rues sont en bon état. »

En effet, depuis le début de la guerre, nos édiles et l'administration ont veillé à la bonne « tenue » de nos voies. Il en sera ainsi « jusqu'au bout. »

Nous apprenons qu'il va être procédé à des réparations partielles d'un grand nombre de voies, dont voici les principales :

Avenue de l'Opéra, place de la Bourse, boulevard Saint-Denis, rue de Médicis, rue du Bac, rue de Monceau, rue d'Assolvi, rue de Douai, rue Halévy, boulevard Saint-Martin, avenue de la République, place Voltaire, avenue d'Orléans, quai d'Orsay, rue de l'Assy, rue de Longchamp, boulevard Malesherbes, avenue de Villiers, place Vendôme, place de la Concorde, etc... Le montant de ces travaux s'élève à 515.000 francs.

Fermera-t-on le collège Rollin ?

Il y a une question du collège Rollin. Le Conseil municipal l'a nettement posée en délibérant que la Ville de Paris cessera, à la fin de l'année scolaire 1915-1916, d'assumer sa gestion et le paiement des excédents de dépenses qui représentent pour elle une charge annuelle d'un demi-million.

Le collège sera-t-il donc fermé le 1^{er} octobre ?

— Nous ne le croyons pas, nous dit son proviseur. Cette question est actuellement étudiée par une commission spéciale qui comprend à la fois des représentants de l'Etat et des représentants de la Ville. Un accord entre l'Etat et la Ville ou notre transformation en lycée assureront notre avenir, et il ne semble pas que l'on ait envisagé sérieusement notre disparition. Nous avons pour nous la raison primordiale de l'utilité pédagogique. Notre population scolaire s'élevait avant les hostilités à plus de douze cents élèves.

« Bien que notre établissement soit occupé par un hôpital et que nous ayons été obligés de déplacer nos cours pour enseigner dans les locaux de l'école maternelle de la rue Rodier et de l'école communale de la rue Turgot, nous avons encore un effectif de plus de huit cents jeunes gens. Où iraient-ils si nous étions mis dans l'obligation de fermer ? Leurs parents habitent les quartiers qui intéressent notre recrutement ou les localités de la périphérie desservie par les gares du Nord ou de l'Est. Ils auraient Voltaire, Charlemagne, Condorcet, mais ces établissements sont éloignés... »

« Ce sont là des raisons pédagogiques, topographiques et morales. Il en est d'autres purement économiques qui intéressent le quartier et sur lesquelles je n'ai pas à insister. Le collège Rollin répond aux besoins d'une population d'une grande densité. Il est le seul établissement universitaire de cet ordre et de cette importance dans une zone qui comprend près du cinquième de la superficie de Paris. Il a un long passé, des traditions et il a toujours obtenu dans les concours et dans les examens des résultats fort honorables. »

— Nous avons été décidés à mettre fin au régime actuel par la raison financière, qui est la plus sérieuse, nous dit un conseiller municipal.

« Reportez-vous à notre bulletin de fin décembre et au rapport que M. Deville a présenté au nom de la 4^e commission. Vous verrez que depuis 1871, le collège Rollin a coûté à la Ville 11.300.000 francs, ce qui est un chiffre coquet. De plus, la progression des excédents de dépenses n'a pu être enrayée et la charge menace de devenir de plus en plus lourde. Le nombre des internes a beaucoup baissé avant la guerre ; il a fallu relever le traitement des professeurs ; il faut entretenir et créer des bourses, et la situation, déjà très onéreuse, se complique à un moment où la Ville de Paris — qui aura à chercher une solution à tant de problèmes économiques — ne peut continuer à faire une seule des dépenses dont elle peut être dispensée. Or, elle supporte depuis quarante-quatre ans la charge du collège Rollin sans y être tenue par aucune obligation légale ni contractuelle, ni par aucune convention avec l'Etat. En cas de suppression pure et simple, les bâtiments de l'avenue Trudaine recevraient une affectation plus strictement municipale, et nous pourrions mettre sur pied un des nombreux projets intéressants dont nous sommes saisis : création d'une école primaire supérieure de filles, d'un collège des arts industriels, d'un institut commercial, d'une école normale ou centrale d'apprentissage, d'un conservatoire municipal. Vous voyez que nous n'avons que l'embaras du choix. »

LES CONTES D'EXCELSIOR

Soldat !

Georgette Aubray fixa son fils qui écrivait sous la lampe. Il avait bien encore, du petit enfant qu'il avait été, les cheveux blonds, le visage rond, le teint d'une délicatesse de fruit, mais ses épaules étaient larges, sa nuque forte et pleine comme celle d'un homme, et à cette constatation cent fois faite Georgette, une fois de plus, sentit d'un jet les larmes monter vers ses paupières fatiguées.

Maintenant, c'était toujours la même chose : il suffisait qu'elle posât les yeux sur l'adolescent pour que tout son être fût noué par l'angoisse ! Ses amis avaient beau lui dire :

— On s'appellera pas la classe 18 ; nous serons victorieux avant, et, pour l'engagement, c'est simple... « Tenez ferme ! »...

Georgette Aubray secouait la tête et répondait : « Naturellement !... » comme s'il s'agissait d'une chose toute simple ; mais, chaque jour, cela lui devenait plus difficile de détacher d'elle les bras suppliants du petit, de se faire dure (elle dont le cœur débordait de tendresse) pour répondre : « Non, mon chéri, tu ne seras pas soldat avant l'heure !... Si on t'appelle, tu feras ton devoir comme les autres, pas avant ! » Et quand il insistait par trop, suppliait qu'on le laissât faire sa carrière dans l'armée, elle se tirait qu'en jetant le grand cri : « Ton grand-père a été tué en 70, ton père au Maroc ! Je ne veux plus d'officiers dans la famille ! »

Depuis la naissance de son fils, Georgette priait pour que l'inévitable guerre éclatât avant que le garçon fût en âge de partir. Elle n'allait pas tout de même, maintenant qu'elle était exaucée, le jeter de son plein gré dans la fournaise.

Mais tous ses nerfs se fatiguaient à cette terrible lutte. Ce soir-là, à cet instant où un seul regard jeté sur son enfant suffisait à faire monter en elle une marée d'anxiété, elle eut conscience de l'usure secrète qui dissolvait le meilleur d'elle-même, l'atteignait chaque jour plus profondément dans ses forces vives.

Depuis la veille surtout, depuis qu'on annonçait une offensive sur Verdun, elle sentait mieux encore sa grande fatigue, la tension douloureuse de tout son être. C'est que là, dans le petit village de Champroux, à quatre lieues de la citadelle, se trouvaient la grande maison, le parc, où s'était écoulée son enfance, où elle avait promené ses rêves de jeune fille, et le petit Henri ses premiers pas !... Et là aussi était le cimetière... le cimetière dans lequel dormaient ses deux héros : son père et son mari !...

Pour des raisons obscures qu'elle laissait tourner dans sa tête, en se gardant bien de les fixer, elle ne s'avouait pas sa crainte que Champroux fût atteint, eût à souffrir. D'un accord tacite, l'enfant et elle se taisaient là-dessus ; mais l'anxiété de ce qui se passait là-bas la mordait à la faire crier à

certaines minutes, et celle-ci, où le jour commençait à tomber, remplissant d'ombre les coeurs et les maisons, en était une !

Comme 6 heures sonnaient, elle se leva, mit son chapeau et dit avec une tranquillité voulue :

— Je sors, je vais à la poste...

Le jeune homme repoussa ses cahiers, se leva d'un bond :

— Oui, oui, je vais avec toi !

Elle répondit, un peu brusque, pour cacher son émotion :

— Mais non, reste, tu as à travailler ; ce n'est pas le moment d'aller te promener !

— Bien ! fit-il, en mettant le même orgueil qu'elle à cacher sa pensée secrète. — L'envie frénétique d'avoir le journal du soir, les nouvelles de la bataille... Bien !...

Et, avec une sourde rancune, il se remit à table, devant les livres qu'il haïssait et qui devaient faire de lui le bon architecte que sa mère souhaitait qu'il fût.

Elle sortit, l'âme meurtrie par ce nouveau froissement, par cette nouvelle imperceptible blessure ; elle courut au kiosque de journaux, puis là, sans pouvoir attendre, debout sous le bec de gaz le plus proche, elle lut le communiqué...

Tout de suite, une buée brûlante monta à ses yeux, et elle défaillit comme si une tenaille monstrueuse lui arrachait le cœur de la poitrine... Les Allemands entraient dans Champroux...

Elle froissa le journal, se mit à marcher, saisie de cette rage de remuer, de fuir, de changer de place que ressentent tous ceux qu'atteint une douleur aiguë, intolérable...

Ainsi, les ennemis étaient dans Champroux, dans ce Champroux auquel elle tenait par les mille racines de l'enfance, et ils allaient entrer dans la grande maison, la saccager... Ils se rueraient dans le cimetière, ils piétineraient les tombes bien-aimées... et elle, elle, fille d'officier, femme d'officier, n'aurait pas fourni sa part à l'immense effort qui devait les refouler, les chasser hors de France... Son sang brûla ses joues comme si elle venait de recevoir un soufflet, et, subitement, toute crainte égoïste s'évanouit. Une force supérieure à sa volonté la poussa en avant, vers sa maison, vers le seul être qui pouvait la venger, les venger, faire payer par le sang les sacrilèges commis.

Et comme son fils, sitôt la porte ouverte, courait déjà vers elle, anxieux, les mains tendues, elle le repoussa, lui jeta le journal, puis, violemment, sans explication, comme elle se serait frappée pour en finir, en fuir à jamais, elle cria :

— Va... pars... va te faire soldat !...

Alors, sans rien entendre, sans rien regarder, elle courut à sa chambre, en referma la porte, s'écroula sur son lit. Des larmes trempaient ses cheveux dénoués et, se mordant les poings pour étouffer ses sanglots, elle gémissait encore :

— Va te faire soldat... Va te faire soldat !...

Bruno Ruby.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. la Reine de Suède a quitté Copenhague pour se rendre en Allemagne.

INFORMATIONS

— La duchesse de Westminster est arrivée à Biarritz, venant de Saint-Moritz.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De comte Henry Schaeffer, capitaine au 1^{er} régiment d'infanterie, petit-fils de la marquise de Royère, née Montmarin, et fils du comte et de la comtesse Schaeffer, décédés. Mort pour la France sous Verdun, cité deux fois à l'ordre de l'armée, nommé chevalier de la Légion d'honneur. Ce vaillant officier était fiancé à Mlle de Cabannes de Lamoignon.

De M. Adalbert de Saurville de La Presle, ancien sous-préfet, chevalier de la Légion d'honneur, médaillé de 1870-71 ; décédé à Dinard, à l'âge de soixante-dix ans.

De colonel Waltraque de Cardillac, commandeur de la Légion d'honneur, décédé à Gennevilliers (Maine-et-Loire). Son fils, lieutenant d'infanterie, fut tué en Champagne.

De M. Alfred Eckmann, ancien député, décédé à Oiseval (Seine-et-Oise), dans sa quatre-vingt-onzième année. Mme Giguel-Leroy, dont le souvenir restera cher aux habitants d'Oiseval, était la grand-mère de M. R. Trébor, le directeur du théâtre de la Renaissance.

De M. Charles Dejeh, professeur de littérature et de langue italiennes à la Faculté des lettres de Paris, fondateur et président de la Société des études italiennes ; un des meilleurs artisans du rapprochement franco-italien entre les savants et les patriotes des deux pays.

De M. Raoul Desorme, cité deux fois à l'ordre de l'armée, mort pour la France sous Verdun, âgé de vingt-neuf ans.

De M. Antoine Noh, décoré de la médaille commémorative de 1870-71, beau-père de notre confrère de l'Aube, Alphonse Steines ; De la vicomtesse de Chantérac, née Thourmin de La Haule, décédée au Mans.

Faits divers

PARIS

Mort subite d'un banquier

M. Alfred Gans. Agé de cinquante-trois ans, banquier, chef de la maison Alfred Gans et Cie, dont les bureaux sont situés rue Laffitte, est décédé subitement sur la voie publique au moment où il allait entrer dans l'immeuble qu'il habitait avenue d'Iéna.

Ecrasés par un train

Un terrible accident s'est produit, la nuit dernière, en gare de Cligny-Levallois.

Le soldat Amédée Achard, en garnison à Versailles, et Mme Marie Remel, demeurant à Chatou, ayant voulu traverser les voies, ont été renversés et écrasés par un express se dirigeant vers Argenteuil.

DÉPARTEMENTS

Enseveli dans le sable

CALAIS (Dépêche particulière). — Le jeune Marcel Hazaert, âgé de douze ans, jouait dans une fosse creusée dans les dunes de Malo-Centre, près de Dunkerque, lorsque le sable s'éleva, enterrant vivant le pauvre enfant. Lorsqu'on dégagait le jeune Hazaert, l'infortuné avait cessé de vivre.

Un incendie en forêt

SAOIS (Dépêche particulière). — La belle forêt de Gailnes, située en partie sur le territoire de Montrouveau, a été endommagée par un incendie dû à l'imprudence d'un fumeur. Une quinzaine d'hectares de bois ont été brûlés. Les pertes sont évaluées à 15.000 francs environ.

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XIV

Un homme dans la nuit

Pendant le goûter, tante Félicie se mit à parler de son grand-père, qui avait été aux mobiles pendant la guerre de 1870.

Il avait, lui aussi, tiré des coups de fusil sur les Prussiens.

— Les Prussiens, n'est-ce pas, disait tante Félicie, c'est tout pareil aux Boches, et aussi mauvais !...

— Bien sûr, madame, ce sont les mêmes ! s'écriait Robert en riant.

— Ecoutez, reprit la tante, j'ai une vieille photographie de mon pauvre mari en « moblot », comme il disait. Il faut que je vous la montre.

Elle entra dans la pièce voisine pour prendre l'image à demi effacée par le temps.

Mais elle était dans l'armoire, sur une étagère trop haute, et elle appela Lison pour venir l'aider.

Lorsque toutes deux furent ensemble devant l'armoire, tante Félicie ne put s'empêcher de dire :

— Il est bien beau garçon, ce M. Robert. C'est

dommage qu'il soit manchot, il ferait un joli galand sans cela...

Lison rougit comme une pivoine, et tout bas elle répliqua :

— Oh ! tante, comment pouvez-vous dire cela...

Mais, dans la grande salle, il y avait Robert qui maintenant était debout et très pâle.

Il avait entendu les mots de tante Félicie, et il en avait ressenti un grand coup...

Quand les deux femmes rentrèrent avec le portrait du moblot de 1870, Robert s'était ressaisi.

Il ne voulait rien laisser paraître de son émoi et il continua de parler, en assurant sa voix du mieux qu'il lui était possible.

Puis, le goûter fini, il se leva pour parler en s'excusant de la route qu'il avait à faire pour revenir à Aix avant le dîner.

Tante Félicie lui dit qu'elle espérait qu'il reviendrait un autre dimanche.

Il remercia beaucoup, mais il ne promit rien.

Lison, comme il l'avait prévu, l'accompagna un peu jusqu'au tournant du chemin.

Une fois seul avec elle, Robert lui dit :

— Je sais maintenant, Lison, pourquoi véritablement vous ne voulez pas de moi... J'ai entendu ce que vous a dit votre tante.

— Merci d'avoir désiré me donner une autre raison...

— Que pensez-vous, Robert ! fit-elle soudain affolée.

— Je pense, Lison, qu'un infirme et une jolie fille feraient vraiment un triste mariage... Adieu, Lison !...

Et il s'éloigna.

Elle lui laissa faire vingt pas sur la route, puis elle courut après lui en l'appelant :

— Robert ! Robert ! ne dites pas cela, ne croyez pas cela, je vous en supplie !... C'est ma tante, qui

parle sans réfléchir... et moi, si vous saviez comme je souffre...

Elle avait pris l'unique main du jeune homme pour la serrer sur son cœur ; puis, en l'élevant jusqu'à ses lèvres, elle l'embrassa en pleurant.

— Est-ce que je dois revenir ? demanda-t-il doucement.

— Oui, Robert, il faut revenir, revenir souvent !...

Il essaya de baisser les yeux de Lison, pour essuyer ses larmes...

— Pas encore, dit-elle, en voulant lui sourire dans ses pleurs.

— J'ai écrit à mon père, dit Robert, pour lui faire part de mes projets, et s'il les approuve...

— Vous me guérirez alors de mes mauvais souvenirs ! fit Lison, et puis nous verrons...

A dîner, Lison mangea à peine, soucieuse.

Auparavant, en replaçant la photographie du mari de tante Félicie dans l'armoire, elle s'était emparée adroitement du revolver.

Puis le repas achevé, comme les servantes deservantes la table, tante Félicie dit à Lison :

— Tu as l'air de l'ennuyer, petite, va donc passer la veillée chez les voisines, elles te raconteront des histoires qui te distrairont...

— Merci, tante, répondit la jeune fille, vous avez raison, je vais aller les voir.

Elle jeta un fleuve de dentelle sur sa tête, s'enveloppa dans un manteau, car le mistral commençait à souffler, et sortit.

La nuit était noire, et des nuages sombres, chassés par le vent, venaient parfois obscurcir la douce clarté de la lune.

Lison marchait d'un bon pas, et était déjà à mi-chemin de la ferme où elle se rendait, lorsqu'elle vit soudain une ombre se dresser hors du fossé de la route.

A L'HOPITAL

LE CONCERT

Comme il fait beau temps, le concert aura lieu dans le jardin ; des infirmiers dressent l'estrade, on y traîne un piano, et les bancs se rangent les uns derrière les autres de chaque côté du tréteau.

Le concert ne commencera pas avant trois heures. La vieille horloge, dans une cascade cristalline, n'a pas encore sonné deux coups que déjà



presque toutes les places sont prises. Les malades, dans leur costume d'hôpital en grosse et rêche bure grise, attendent patiemment en fumant leur pipe, ou bien ils se racontent des histoires entre copains ; il y en a même qui ont emporté des cartes et qui commencent une manille. La plupart sont des blessés avec la tête emmaillottée ou le bras en écharpe ; il y a des visages ravagés, des faces avec un rictus effrayant, mâchoire fracassée, trou béant en place de nez. Le petit soleil qu'il fait cette après-midi-là fait que tout le monde est de bonne humeur, même les plus sombres, même les plus inquiets.

Le temps passe ; à présent, il n'y a plus une place libre : les infirmiers commencent à descendre sur des brancards les grands blessés qui ne peuvent encore bouger, mais qui seront bien contents tout de même d'entendre le concert. On a ménagé, exprès pour eux, un espace devant l'estrade et les infirmiers les installent là le plus confortablement possible : les culs-de-jatte, ceux qui sont paralysés, ceux qui sont enveloppés de bandes de la tête aux pieds comme des momies d'Egypte. Leurs infirmières sont tout près d'eux, et ne les quittent pas des yeux, comme des poules feraient pour leurs poussins.

Un colonel, le bras en écharpe, s'est mis au balcon de sa chambre, il attend aussi. Dans l'ouverture d'un œil-de-bœuf, tout là-haut sur le toit, des filles de



service se penchent, tandis que devant une fenêtre un major a installé son chevalet et prépare sa palette ; il va peindre ce pittoresque tableau de la guerre : un concert à l'hôpital dans le magnifique décor d'un jardin admirable et de respectables et nobles bâtiments qui datent de Louis XIV.

Trois heures sonnent enfin ; tout de même, le temps commençait à paraître bien long. Le régisseur, un auxiliaire, après s'être assuré que les acteurs sont arrivés, paraît sur l'estrade. On l'acclame. Il annonce que le concert commencera par l'audition d'un morceau de violon. C'est une petite jeune fille tout émue, tout effarouchée, qui jette autour d'elle des regards éperdus ; mais courageusement, elle attaque une czarda, vigoureusement soutenue par le pianiste qui plaque des accords ; elle est lancée, elle ira jusqu'au bout, et les bravos qui partout éclatent la font rougir d'aise, tandis qu'elle salue.

A ces concerts pour les blessés viennent régulièrement des artistes connus, des gens dont les directeurs de théâtre s'arrachent les noms pour les écrire en grosses lettres sur leurs affiches. Les poilus les reconnaissent bien et les acclament avant même qu'ils aient ouvert la bouche. Ce sont de vieux amis.

Mais ce n'est pas toujours un public commode. Ainsi ce malheureux jeune homme qui récite un monologue a beau imiter successivement Sarah Bernhardt, de Max, Silvain et Paul Mounet, il a beau faire : les poilus l'écoutent à peine.

« — Qui qu'est-t-y tous ces gens dont y parle ch'ti-là ; c'est-y qu'tu les connais, Martue ? »

« — Pour sûr que non, Varnick. C'est pas des gens de chez nous. »

Il a fini, on applaudit quand même et c'est maintenant un ténor d'un grand théâtre, un petit gros qui porte l'uniforme d'une section d'état-major qui vient chanter l'air de Rip : « Ah ! qu'on est bien, loin de sa femme ! »

« — Ah ! la la ! Qu'il y aille donc dans les tranchées, comme ça y verra si on est si bien qu'ça loin de sa femme. »

« — La ferme ! boucle-la qu'il l'ouvre. Ça c'est un gars qui sait chanter, c'est un plaisir de l'entendre. »

Mais voilà qu'un autre commence à réciter quelque chose. C'est pourtant bien joli ce qu'il raconte, c'est même un petit chef-d'œuvre : *Le sous-préfet aux champs*, d'Alphonse Daudet, et il ne le dit pas trop mal ; mais ce n'est pas du tout le genre qui convient à de braves gens qui viennent de se battre, et qui sont là, réunis entre copains, pour passer un moment moins pénible que les autres.



« — Ah ! la la ! il nous endort c'type-là. »

On ne l'écoute plus, les conversations reprennent, malgré les « chut ! chut ! » qui s'élèvent de temps en temps, tandis que tout à l'heure, quand un chanteur de café-concert, sans grand talent, chantera une romance connue, et puis une chanson avec un refrain qu'on reprend en chœur, ce seront des bis, des applaudissements, un véritable enthousiasme.

Comme elle a l'air émue cette petite chanteuse ! C'est sans doute la première fois qu'elle vient dans un hôpital. Le cahier de musique qu'elle tient à la main tremble : elle baisse les yeux, toute gênée, tout intimidée le piano commence, mais elle ne le suit pas. Sa voix ne veut pas sortir. Elle s'agite, elle s'affole, elle perd la tête, et puis tout d'un coup ses yeux s'arrêtent sur un blessé effrayable qui est couché sur un brancard devant l'estrade ; alors c'est plus fort qu'elle, elle éclate en sanglots.

Et le concert se continue, les chanteurs, les chanteuses, une danseuse même, se succèdent, les poilus sont ravis et les artistes sont enchantés de voir le plaisir qu'ils font.

Enfin, une grosse dame s'avance et d'une voix retentissante annonce « la Marseillaise ». Le pianiste plaque ses accords, la dame commence l'hymne magnifique. Les soldats se sont levés. Beaucoup d'entre eux ont entendu d'autres « Marseillaises », chantées par des copains qui s'en allaient mourir, par des femmes et des enfants qui leur disaient adieu ; il y en a qui ont été prisonniers en Allemagne et qui ont été salués à leur retour en France par ces mêmes paroles et ce même air... Ne vont-ils pas trouver scandaleuse cette « Marseillaise » hurlée par cette grosse dame qui fait des gestes et prend des poses comme au théâtre ?

Mais elle entonne le refrain : « Aux armes, citoyens ! » et tous reprennent en chœur. Les têtes



bandées, les faces ravagées, ceux qui ont un trou en place du nez, ceux qui sont étendus sur des brancards, tous du mieux qu'ils peuvent et de tout leur cœur chantent : « Aux armes, citoyens ! », et c'est la plus émouvante « Marseillaise » qu'on ait jamais entendue.

André Warnod.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Un homme surgit devant elle, et, d'un geste, lui fit signe de s'arrêter.

Elle n'eut pas peur, elle n'eut pas l'idée de crier. Elle avait songé toute la journée à cette rencontre. de suite, elle avait pensé que c'était Karl Mandel. Et c'était bien lui, en effet.

CHAPITRE XV

Le fiancé maudit

Les dents serrées et en la regardant en face, Lison attendit que Karl Mandel lui adressât la parole.

Elle ne ressentait aucune crainte, mais seulement un dégoût violent. En somme, c'était un ennemi vaincu qui était devant elle.

Il lui semblait que l'Allemand était à sa merci. Lison était chez elle, en France ; lui, ce n'était qu'un captif évadé, traqué sans doute par les gendarmes, et qui demain serait repris.

« Lison, dit le prisonnier d'une voix rauque, c'est vous que je cherche, et c'est pour vous rejoindre que je me suis sauvé. »

« Je vous ai reconnue sur le port à Marseille, j'ai ramassé la carte postale que vous avez jetée, cela m'a permis de connaître l'endroit où vous étiez... »

« Vous avez employé là une bonne ruse pour me renseigner... »

Lison, à ces mots, fut stupéfaite.

« Vous vous trompez, dit-elle, je n'ai pas jeté de carte postale ; elle m'est tombée des mains, voilà tout. »

« Cela ne fait rien, continua Karl ; elle m'a servi tout de même... »

« Tant pis ! répliqua Lison. Que me voulez-vous ? »

« Tant mieux, au contraire, puisque me voilà. »

Lison le considéra, un rayon de lune ayant percé les nuages.

Il portait une blouse bleue et un chapeau de cantonnier qu'il avait sans doute dérobés dans une cabane au bord de la route. Il avait un gros bâton dans les mains.

« Je suis venu vous trouver parce que, chez moi, à Francfort, on vous a bien reçue, et parce que vous avez accepté d'être ma femme... »

« Car vous êtes ma fiancée, Lison... »

« Après ? dit-elle. »

« Si je n'avais pas cru que vous m'aldriez, je ne me serais pas sauvé du camp des prisonniers à Marseille, et maintenant je viens pour que vous me cachiez d'abord et ensuite que vous me donniez les moyens d'aller en Espagne ou en Suisse, puisque les Italiens sont avec les Français. »

« Savez-vous, dit Lison, que les gendarmes vous cherchent... »

« Je le pense mais je me cache le jour et marche la nuit... »

« Je sais comment on fait cela ! répondit la jeune fille. »

Elle songeait à la nuit de sa fuite dans la Forêt Noire.

« Alors, continua Karl, il y a bien chez vous une grange ou une cave que personne ne visite, où vous pouvez me dissimuler... »

« Vous m'apporterez à manger secrètement. Il faudra aussi me donner des vêtements et trouver des papiers qui me permettent de voyager ensuite sans crainte... »

« Vous êtes adroite, Lison. J'ai confiance en vous... »

« Et puis vous n'aurez pas à vous repentir de ce que vous aurez fait pour moi... »

« La guerre ne durera pas toujours... Quand

nous nous marierons, je vous reconnaitrai une grosse dot... »

« En attendant, mon père vous enverra de l'argent par la Suisse... »

« Non ! dit Lison avec fermeté. »

« Comment non ! s'écria Karl Mandel en se rapprochant. »

« Non ! car je vais vous livrer aux gendarmes... »

Elle le regardait dans les yeux d'une façon si résolue que le fugitif, effrayé, ne put s'empêcher de faire deux pas en arrière.

« Savez-vous, dit-elle, ce que l'on m'a fait chez vous, en Allemagne ? »

« Je le sais un peu, murmura-t-il, mon père me l'a écrit avant que les Français me prennent près de Reims, au mois de septembre... mais je n'ai pas connu les détails... Du reste je n'étais pas là... Ce n'est pas de ma faute... »

« Avez-vous fusillé beaucoup de jeunes filles, depuis celle de Visé ? demanda Lison haletante... »

« C'est la guerre !... C'était par ordre... »

« Eh bien ! soit, j'accepte votre loi, c'est la guerre, vous êtes mon ennemi, vous êtes un assassin, je vais appeler tout le monde et je vous dénoncerai... »

La colère maintenant emportait Lison.

Sans aucune prudence, elle venait braver Karl jusque sous son visage, en serrant ses petits poings de fureur.

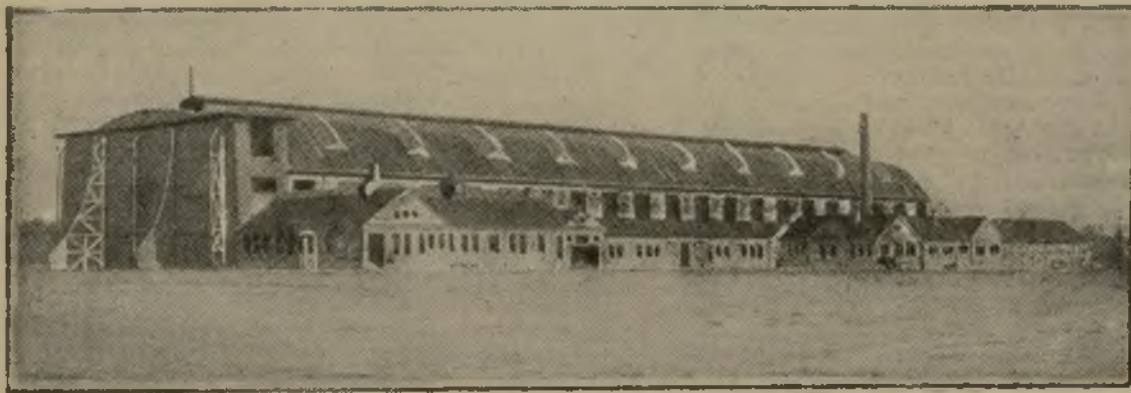
« Oui, je vous dénoncerai, je m'attacherai à vous en criant jusqu'à ce que l'on vienne... que l'on vous saisisse !... »

« Ah ! si je pouvais vous faire fusiller, vous faire torturer... Mais non, on est trop bon en France, on respecte l'ennemi vaincu... Mais chez vous, au contraire, on profite de sa force contre les femmes, contre les prisonniers... »

(A suivre.)

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

LES SUPERZEPPELINS



Un des hangars de Friedrichshafen

L'Allemagne vient de recommencer, après une courte interruption, ses raids aériens criminels sur l'Angleterre. Ses dirigeables ont à nouveau franchi la mer pour aller bombarder des villes britanniques dénuées de tout intérêt militaire. Des femmes et des enfants sont encore morts victimes des piraies de l'air.

Pour accomplir ces forfaits, le kaiser a fait construire de puissants dreadnoughts aériens, des superzeppelins, dont les caractéristiques diffèrent sensiblement de celles des anciens aéronefs boches qui sont assez connus du public pour qu'il nous suffise de rappeler en quelques lignes en quoi ils consistent.

Le modèle-type, long de 150 mètres, large de 15, cube environ 22.000 mètres. Le ballon proprement dit est formé d'une carcasse rigide en aluminium qui maintiennent des sortes de cerceaux intérieurs au nombre de 16 et dont la résistance est renforcée par des rayons disposés comme ceux d'une bicyclette. L'intérieur de la carcasse est ainsi cloisonné en dix-sept compartiments qui logent autant de ballonnets d'étoffe renfermant de l'hydrogène. Ces ballonnets n'ont aucune communication entre eux et sont même séparés par des poches à eau qui, dans certains zeppelins, peuvent se vider, jouant ainsi le rôle de sacs de lest. L'avantage de ces cloisons, on le saisit immédiatement : c'est de fractionner la vulnérabilité. Une avarie locale est ainsi empêchée de provoquer une destruction totale, comme il se produit dans les dirigeables souples et d'une seule pièce. Même avec deux ballonnets crevés, le zeppelin pourra continuer sa route.

Sous la carcasse court une poutre creuse de 60 mètres de long ; à chacune de ses extrémités vient s'accrocher une nacelle pourvue d'un moteur de 160 chevaux. Chaque moteur actionne deux hélices montées entre la nacelle et la carcasse rigide et qui, par leur rotation, impriment au dirigeable une vitesse de 80 kilomètres à l'heure. La poutre creuse sert de couloir de communication entre les deux nacelles et renferme un poste de télégraphie sans fil, des couchettes et des bombes. De ce couloir s'élève aussi une étroite cage avec échelle qui traverse l'intérieur du ballon pour aboutir à une plate-forme aménagée à sa partie supérieure ; celle-ci peut recevoir une mitrailleuse destinée à combattre les avions ennemis qui pourraient survoler le zeppelin.

Mais, depuis quelques mois, des dirigeables d'un

trois hélices dont chaque pale a plus de 2 mètres de longueur : une placée de chaque côté et la dernière à l'arrière. Huit moteurs de 200 HP chacun fournissent la force motrice. Ils sont contenus dans des nacelles blindées, au nombre de deux, et disposées comme dans le type ancien.

Ces formidables appareils peuvent atteindre la vitesse de 120 kilomètres à l'heure. Ils sont capables de naviguer à une vitesse moyenne de 110 kilomètres à l'heure et de voguer pendant plus de quinze heures dans de telles conditions.

Dans son ensemble, le superzeppelin est un engin colossal, dont la longueur dépasse 200 mètres. Son volume atteint 30.000 mètres cubes comme celui des grands cuirassés du type Borodine.

Il peut emporter de l'essence pour 24 heures de voyage et environ 1.200 kilos de bombes. Il embarque en outre, généralement, de 20 à 25 hommes d'équipage, y compris deux officiers. C'est sa grande force ascensionnelle qui lui permet d'enlever un tel poids.

Il s'élève, en effet, de 1.000 mètres en cinq minutes. Il peut se tenir normalement à une altitude de 3.000 mètres qu'il atteint en quinze minutes. Il est susceptible d'évoluer convenablement à 4.000 mètres sans gêne apparente.

Sa souplesse est suffisante pour lui permettre de naviguer même par des temps contraires. Les ordres sont de sortir, même par la brume, alors que l'année dernière on ne mettait à profit que les heures calmes et claires. L'officier possède, en effet, des procédés de repérage secrets qui lui permettent assez facilement de connaître l'endroit au-dessus duquel il se trouve et de bombarder à bon escient les villes plongées dans l'obscurité.

Les zeppelins emportent à leur bord trois sortes de bombes.

Ce sont d'abord les bombes incendiaires qui provoquent rapidement l'embrasement des maisons qu'elles ont touchées. Ces incendies servent aux Allemands comme d'immenses torches pour éclairer la région à bombarder et repérer les positions.

C'est alors seulement qu'ils jettent les bombes explosibles. Ils les font tomber au moyen d'un dispositif spécial à l'instant voulu. Le moment de la chute est calculé mathématiquement et des tables de correction permettent de régler exactement la seconde où doit se déclencher le lance-

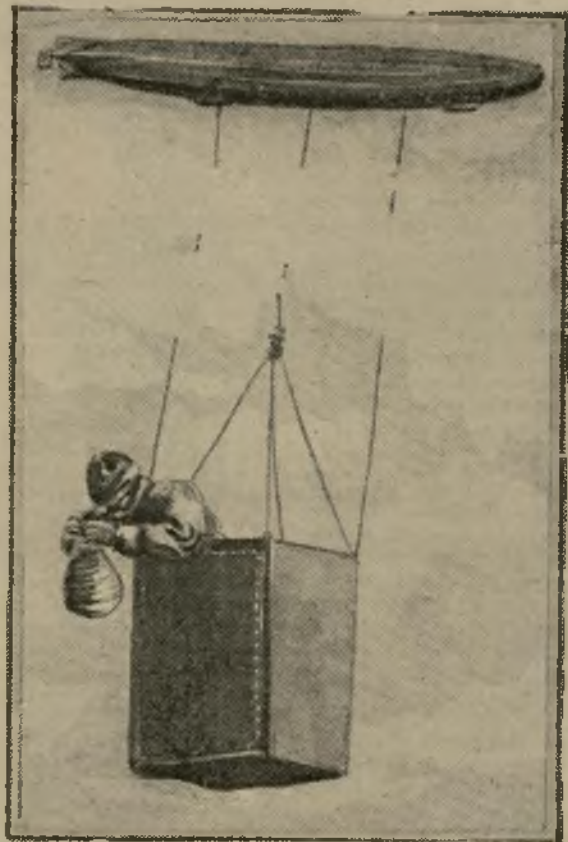
à rendre leurs zeppelins invisibles. Ils ont peint l'extérieur d'une couleur gris argent, qui fait que l'aéronef se confond assez bien avec le ciel.

Ils ont même imaginé de dérober complètement, lorsque le temps le permet, leurs zeppelins à la vue de leurs victimes.

Le zeppelin vient d'être muni d'une nacelle supplémentaire. Sous la nacelle antérieure un dispositif permet de laisser filer un câble d'acier d'une grande longueur, au bout duquel est accrochée une cage ou une corbeille où se tient un homme. Le dirigeable en expédition peut rester enveloppé dans les nuages jour et nuit. On aperçoit seulement alors la corbeille émergeant des nuages et qui se déplace dans tous les sens. Seul le bruit du moteur trahit la présence de l'aéronef. Le pilote de la petite nacelle communique avec l'équipage par téléphone et dirige le jet des bombes.

L'Allemagne a perdu, depuis le début des hostilités, 47 zeppelins. Elle en a construit une quarantaine. On se rappelle qu'un de nos auto-canoniers a abattu, près de Révigny, le dirigeable « L-S. 77 ». Cela ne prouve nullement que nos ennemis possèdent au moins 77 aéronefs. Ils ont marqué leurs zeppelins de chiffres qui ne correspondent pas à la réalité. Ainsi il semble bien qu'il manque plusieurs numéros aux environs de 30 et de 50.

L'Allemagne continue à construire des zeppelins. Elle a augmenté le nombre de ses ateliers. En de-



Nacelle bincée pour descendre un tireur, tout en laissant l'aéronef hors de portée.

hors de Friedrichshafen, il existe trois usines à zeppelins : une à Mannheim, une autre à Berlin et la dernière à Potsdam.

On a souvent répété à tort que les chantiers de Friedrichshafen produisaient un dirigeable tous les dix jours. En réalité un zeppelin demande au minimum quarante jours pour être prêt à fonctionner. La vérité est que les Allemands les fabriquent en séries ; il peut en sortir environ 5 en même temps, tous les deux mois. Ainsi s'évanouit la légende qui faisait de nos ennemis des producteurs surnaturels de matériel de guerre.

Arrestation d'un anarchiste cambrioleur

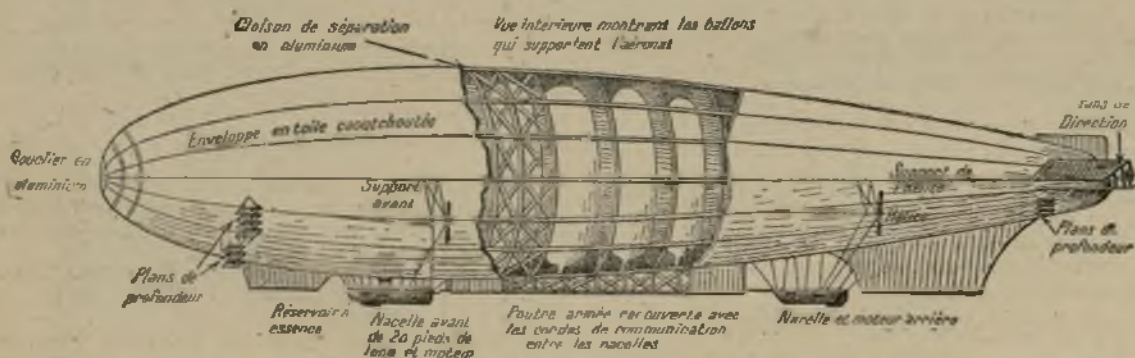
VERSAILLES. — La Sûreté de Paris vient de mettre à la disposition du parquet de Versailles un anarchiste dangereux, Louis Levasseur, quarante ans, qui fut condamné par contumace le 25 juillet 1914, à vingt ans de travaux forcés pour cambriolage, à Juziers, de la propriété de M. Demery, antiquaire.

Levasseur, qui avait hébergé chez lui son camarade Noury, l'anarchiste bien connu, condamné aux travaux forcés par la cour d'assises de la Marne, a été identifié par le service anthropométrique de Paris, hier, alors qu'il venait d'être arrêté sous un faux nom pour vagabondage.

Une mise sous séquestre erronée

La Société de l'Annuaire Paris-Adresses avait publié, en janvier 1915, une liste de maisons sous séquestre où figurait M. Nenhoff, maroquinier, 42, rue du Bac, comme Autrichien. Or, par ordonnance de référé, en date du 2 janvier 1916, la main-levée de séquestre était prononcée, M. Nenhoff étant Polonais et sa femme Française. Le maroquinier demanda à Paris-Adresses une rectification qui lui fut refusée.

Assignée devant le tribunal de la Seine, la Société a été condamnée à 300 francs de dommages-intérêts pour le préjudice moral causé.



Un zeppelin

nouveau type ont fait leur apparition dans les airs. Après une série d'expériences qui eurent lieu en août 1915 au-dessus du lac de Constance, les ateliers allemands construisirent de nouveaux zeppelins qui font preuve de qualités très supérieures. Ils remplissent le but poursuivi par l'état-major : rapide et force ascensionnelle plus grandes, puissance plus forte.

L'aspect du superzeppelin n'est plus celui d'un crayon.

Ses lignes amincies d'avant en arrière lui donnent un air plus élégant et le font ressembler à un gigantesque poisson.

La propulsion de ce dirigeable est assurée par

homme pour bombarder avec précision un point, en tenant compte de la vitesse du vent et de la vitesse du dirigeable.

Les plus gros projectiles atteignent la poids de 100 kilos et renferment une charge de 25 kilos de trinitrotoluol. Au lieu d'exploser au premier choc, ils n'explodent environ qu'une demi-seconde plus tard, lorsqu'ils ont pénétré au cœur de l'obstacle, grâce aux fusées de retard dont ils sont munis. Ainsi une bombe tombant sur une maison de six étages, par le poids même de sa chute traversera intacte le toit et les deux ou trois étages supérieurs et explosera en plein milieu de l'immeuble.

Les Allemands n'ont pas manqué de chercher

Petite gazette de la Comédie

Féraudy, qui avait interrompu son service à la Comédie après la représentation de *la Figurante* donnée le vendredi 25 février, est rentré avant-hier jeudi 6 avril dans le *Gendre de Monsieur Poirier*. Il a retrouvé devant le public de la Maison, pour un temps encore indulgent aux fugues de ses artistes préférés, son succès coutumier bien justifié par sa vivacité et très personnelle composition de la superbe création d'Emile Augier. Au 3^e acte, notamment, l'admirable scène entre Poirier et la marquise de Presles est jouée par Féraudy et Raphaël Duflos avec une profondeur de pensée, et une finesse, une légèreté d'exécution égalant les deux interprètes d'aujourd'hui à leurs plus illustres prédécesseurs. L'ensemble du *Gendre de Monsieur Poirier* est excellent avec Siblot, Jacques Fenoux, Barral, Lafon et Mlle Leconte, une Antoinette dont la sensibilité discrète émet doucement le spectateur.

Le succès de *la Mégère apprivoisée* semble s'annoncer heureusement. Mardi la salle était comble, et, comme aux meilleures journées des jadis classiques, on avait dû utiliser jusqu'aux moins bons strapontins. En 1891, Coquelin pouvait revendiquer la plus brillante part du triomphe éclatant de *la Mégère apprivoisée*, puisque l'empressement du public cessa de se manifester au lendemain de sa dernière représentation. Pour cette reprise de 1916, c'est à l'interprète de Catharina, à Mlle Cécile Sorel, que reviennent l'honneur et la joie d'attirer la foule.

Je ne vous ai point encore parlé des titulaires des rôles de second plan : il serait injuste de les négliger. Croné campe un Grumio picaresque; sa fantaisie est toujours bien amusante, mais le grand mérite de cet artiste réside dans sa diction souple, savante, imagée et surtout solidement appuyée, qui anime et colore la phrase, lui faisant exprimer tout ce que l'auteur a enfermé dans chaque mot. Croné appartient à cette race de discours que nous devons conserver précieusement si nous voulons que les chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique puissent tenir l'affiche longtemps encore.

Siblot a de la bonhomie dans Batista: A. Polack incarne un Hortensio de belle apparence; René Rocher joue Cambia, le jeune gentilhomme déguisé en guitariste; il nous apparaît plus guitariste que gentilhomme, mais il débute agréablement son petit récit au 2^e acte. Mlle Yvonne Liraud est un peu trop effacée dans Bianca. Mlle Jane Faber s'est enlaidie avec une conscience héroïque pour nous montrer, sous la grotesque figure de Curtis, la plus comique des lourdes mariornes.

La mise en scène de *la Mégère apprivoisée* reste sans doute très animée, très pittoresque, mais où diable la plupart de mes confrères ont-ils pris qu'elle était nouvelle? Où sont ces mouvements de foule si pompeusement vantés? Au 2^e acte seulement les coques de Petruccio et de Catharina nécessitent quelques évolutions d'une figuration d'ailleurs peu nombreuse; d'autre part, sauf un petit nombre d'innovations, fort heureuses, je le reconnais, nous avons en la plaisir de revoir la mise en scène établie par Frédéric Febvre en 1891. Qui donc, à la Comédie, aurait pu songer à bouleverser le beau travail du savant comédien, de l'artiste délicat à qui les plus grands maîtres de notre théâtre confèrent si souvent jadis le soin de monter leurs œuvres?

Puisque je parle de mise en scène, je reviendrai, à propos de la représentation du *Misanthrope*, sur un important détail qui n'avait pu trouver place dans ma dernière note. Samedi, on nous a rendu le chef-d'œuvre de Molière avec la mise en scène de 1908, dont les errements avaient été condamnés dès 1912 quand Mlle Cécile Sorel reprit Célimène. Nous avons donc revu Célimène assise au lever du rideau du 2^e acte, au lieu de rentrer, ramené chez elle, par Alceste; la scène des portraits, à ce même acte, a été jouée avec Mlle Cerny réfugiée dans un coin du théâtre, près de la cheminée, invisible à une bonne partie du public; Célimène avait l'air de faire une conférence dans son salon, avec Alceste à ses côtés comme souffleur! Au 3^e acte, Mlle Cerny a tellement insisté pour faire assavoir Arsinoë que Mme Suzanne Devoyod a cru devoir céder, malgré la volonté nettement exprimée par Molière: Arsinoë doit rester debout, sur la défensive, tant qu'elle est en présence de Célimène: au contraire, dès le commencement de la scène avec Alceste, elle s'assied complaisamment, marquant ainsi son désir de prolonger un entretien qui lui est si doux. Au 3^e acte, pourtant, on a renoncé à imposer de lumière les « coins sombres » de l'appartement de Célimène; c'est fort heureux! Mais je serais curieux de savoir si, à la Comédie-Française, la mise en scène est réglée pour la mise en relief de l'auteur, ou pour l'agrément des comédiens? Et j'ai peine à comprendre que des artistes ayant conscience de leur valeur consentent à subordonner leurs jeux de scène aux fantaisies de la Célimène du jour, quelle qu'elle soit.

Emile Mas.

SAVON TRICAP
SANS RIVAL
COUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

RENTE AUTRICHIENNE

THÉÂTRES

A l'Opéra. — Pour la première fois depuis la réouverture, on jouera demain un spectacle complet. Le choix de la direction s'est arrêté sur l'œuvre du vénéral maître Saint-Saëns: *Samson et Dalila*. Les deux rôles principaux seront interprétés par Mlle Lapeyrette, Dalila superbe, et par M. Lafitte, le ténor toujours applaudi de l'Opéra, que chacun voudra entendre avant son départ imminent pour la République Argentine, où il va faire triompher notre répertoire français.

A l'Opéra-Comique. — Demain, matinée à 1 h. 1/2, le *Joli polonais* (M. Jean Perier, Mlle Edmée Favart; Brohly, MM. de Creus, Audoin, etc., etc.); l'orchestre sera dirigé par l'auteur, M. Camille Erlanger; *Cavalleria rusticana* (Mlle Mad. Mathieu, MM. Paillard, Ghanet). Soirée à 7 h. 1/2, *Carmen* (Mlle Germaine Hallé, Vauthier, MM. Lheureux, Henri Albers, Mlle Sonia Pavlova).

Jeu, matinée à 1 h. 1/2, *Werther* (Mlle Croiza, Vauthier, MM. Darnel, Vauris), les *Noces de Jeannette* (Mlle Thesler, M. Deloger).

Samedi 15 avril, à 7 h. 3/4, *Aphrodite* (Mlle Chéval, M. Darnel).

Dimanche 16, à 1 h. 1/2, *Louise* (Mmes Isnardon, Bonni, MM. Fontaine, Henri Albers, etc.); Soirée à 8 heures, *Lakmé* (Mlle Brohly, Tiphaine, MM. Léon David, Allard, Ghanet).

Bienveillance et solidarité. — Demain 9 avril, une grande matinée de gala ayant inscrit sur son programme les meilleurs artistes des principaux théâtres et concerts de Paris sera donnée dans la salle des Fêtes du Petit Journal (21, rue Cadet). Cette matinée exceptionnelle est organisée au bénéfice d'une artiste dévouée qui a généreusement prêté son concours aux quarante-deux matinées offertes aux soldats convalescents par l'œuvre: la Muse du Blessé.

Une répétition générale. — C'est lundi prochain 10 avril, à 8 heures, que le Gymnase donne la répétition générale de la comédie en trois actes de M. Edmond Bourdet, le *Rubicon*. La première aura lieu le lendemain, à 8 h. 45.

La matinée Isadora Duncan. — Rappelons que c'est demain 8 avril, à 3 heures, qu'a lieu au Trocadéro l'unique représentation d'Isadora Duncan au bénéfice de « l'Armoire Lorraine » pour la reconstitution des foyers dévastés de cette région.

Le public parisien fidèle à la grande artiste américaine, si dévouée à la cause des Alliés, sera heureux de venir lui témoigner ses sentiments admiratifs et reconnaissants.

Aux Capucines. — Rappelons que le théâtre des Capucines donnera demain dimanche, en matinée, à 2 heures 1/2, et le soir, à 8 heures 1/2, les deux dernières représentations de *Paris aux quinquets*, la délicieuse revue de M. Michel Carré, et le *Successor*, l'amusante comédie de M. Robert Dieudonné, avec toute la brillante interprétation, Mlle Alice Bonheur, Méridol, Derys et Yvonne Exilard, M. Bernier, etc.

L'Œuvre des Trente Ans de Théâtre. — L'Œuvre des Trente Ans de Théâtre reprend ses représentations populaires. La première aura lieu jeudi 13 avril, à 8 heures, salle Lecourbe (116, rue Lecourbe).

Concerts-Bouffe, 6, rue de Tournon. — A 15 h. 30, musique de chambre: *Quatuor* (Debussy); *Sonate* (Widort), par M. G. Poulet et Mlle Mary Weingarten, pianiste; *Quatuor* (Schumann). Prix: 1 fr. 25, 2 fr. 25, 3 francs.

Dimanche, à 15 heures, matinée.

SAMEDI 8 AVRIL

Comédie-Française. — A 1 h. 30, le *Luthier de Crémone*.

Bradamante, A 7 h. 45, la *Marche nuptiale*.

Opéra-Comique. — A 8 h. 15, la *Torcia*.

Odéon. — A 8 heures et à 8 heures, *Isadora*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nova* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès). (Dernières.)

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Naïade d'Honneur*.

Apollo. — A 8 h. 15, *Madame Boniface*.

Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), *Le Coq en pâte*.

Capucines (tel. 346-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue; le *Successor*, devant le Rideau.

Châtelet. — Mercredi, jeudi, samedi, dimanche (mat. et dim. mat.), à 7 h. 30, les *Épisodes d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 45, le *Fils naturel* (dernière).

Gévaert. — A 8 heures, les *Fiancés de Roxalie*.

Grande-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *L'Expérience du docteur Lorde*, le *Maître*, *Une rage d'amour*, la *Lanterne* (mat. mercredi et dim.).

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, le *Petit intérieur*, l'*Avion 228*, *Une petite femme forte* (Méro Diémer).

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, la *Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Alceste* (Mlle Réjane).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Poilu*; *Bortense a dit*: « J'en ai l'air » (dernière).

Bienvenue. — A 8 h. 30, *Une nuit de nocce*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, la *Tour de Nesle*.

Triannon-Lyrique. — A 8 h. 45, le *Pré aux Clercs*.

Variétés. — A 8 h. 30, le *Divan*.

Vauvilliers. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Une Aventure de Mme Favart*, *Dévores*, avec G. Mark et ses lions. 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Les Roses de la vie*, le président et généralissime aux armées. Loc. 4, r. Poissonnière, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Ambert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palace. — Pendant la bataille (drame), les Mystères, la gâchette la « Panthère ». Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle ininterrompu. Grand orchestre.

Revue-Cinéma. — La gâchette la « Panthère » (suite des Mystères), l'organisation des défenseurs en Orient par le général Nakon.

COURS ET CONFÉRENCES

dans une brillante causerie qu'il a faite hier à la Société des Conférences sur « les Récits de guerre », Jean Richemont a montré combien on trouve de véritable beauté, de réelle grandeur, dans les lettres écrites presque dans le feu de la bataille.

Cette causerie, dont le succès a été immense, paraîtra en entier dans la *Revue hebdomadaire*, qui s'est assuré le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

A l'Université des « Annales » 151, rue Saint-Georges, Paris. — Après-demain lundi 10 avril, à 2 h. 1/2, la femme pendant et après la guerre, conférence par M. Frédéric Masson, de l'Académie française.

LES SPORTS

CYCLISME

Le Petit Brevet de la Société des Courses. — Par suite de l'entente entre l'U.V.F. et la Société des Courses, le Petit Brevet de la Société des Courses, qui devait se disputer demain dimanche, à 2 heures, sur le parcours Montgeron-Melun et retour, a été reporté de huit jours et se courra le 14 avril. La seule course de demain est Paris-Chartres, organisée par le C.A. Société Générale. Départ à Versailles, grille de Buc, à 8 heures.

FOOTBALL ASSOCIATION

La finale de la Coupe Nationale de la F.G.S.P.F. — Demain, à Besançon, aura lieu la finale de la Coupe Nationale organisée par la F.G.S.P.F. Cette rencontre, qui réunit les champions de plus de quatorze régions différentes, mettra aux prises la Bousholte-Association, champion de l'E.-L. et l'Étoile des Deux-Lacs.

Seine contre Seine-et-Oise. — Les équipes représentatives de la Seine et de la Seine-et-Oise se rencontreront demain au Parc des Sports, à Arcueil, en un match dont la recette doit être versée à l'œuvre des Ballons de Soldat.

Matchs remis. — Tous les matches officiels de l'U.S.F.S.A. ont été remis en raison de la finale de la Coupe des Alliés.

Finale de la Coupe des Alliés. — Sur le terrain du C.A. Société Générale, avenue Victor-Hugo, à Anteuil, à 3 heures, le C.A.S. Générale se rencontrera avec le Red Star Amical Club.

FOOTBALL RUGBY

Sélection Lyonnaise contre Sélection Parisienne. — Demain, rencontre, au Parc des Princes entre une équipe composée des meilleurs joueurs de la région lyonnaise et une équipe sélectionnée parmi les meilleurs joueurs du Comité du Lyonnais.

CROSS-COUNTRY

Second cross de la F.G.S.P.F. — Demain, dans les bois de Meudon-Beaucourt, deuxième cross ouvert aux sociétés de la Seine. Départ au bas de l'avenue du Château de Tracy pour les adultes sera de 16 kil., et pour les pupilles d'environ 5 kil.

PATINAGE

Fédération socialiste de sports et de gymnastique. — Demain, la Fédération organise, au Vélodrome des Champs-Élysées, au patin à roulettes, qui comprennent une course de classement sur 4.000 mètres. Des séries seront formées par temps entre les arrivées. Les finales de chaque série seront courues le soir, à l'Élysée-Montmartre.

La Bourse de Paris

DU 7 AVRIL 1916

Le marché a témoigné aujourd'hui encore d'un peu d'irregulière, mais, dans l'ensemble, le niveau de la cote s'est plutôt légèrement élevé. Les valeurs russes restent toujours parmi les plus favorisées.

Nos rentes sont sans changement, sauf le 2 1/2 perpétuel, qui s'élève à 63.

Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure se retrouve à 94; le Russe 4 1/2 1909 passe de 75,60 à 75,75; Turc Unifié, 87. Du côté des sociétés de crédit, nous enregistrons un léger tassement de la Banque de France à 4.775. Par contre, l'Orléans de Crédit Lyonnais à 4.046.

Quelques réalisations en chemins français: le P.-L.-M. reste à 685, l'Orléans à 685, l'Est à 795.

Capitaux diversement traités: Rio un peu réalisé à 1.755; Boleo en reprise à 771.

En banque, hausse de la Bakou à 1.305 et de la Toula à 1.078.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,58; Suisse, 145 1/2; Amsterdam, 261 1/2; Pétersbourg, 168 1/2; New-York, 800; Italie, 91; Barcelone, 580.

VIENT DE PARAÎTRE

Anthologie des ÉCRIVAINS FRANÇAIS morts pour la Patrie

par Carlos LARRONDE. Préface par Maurice BARRÈS, de l'Académie française. Deux brochures in-18 (format 12 x 19,5) illustrées de 3 planches hors texte. Chaque brochure... 0 fr. 75

DICTIONNAIRE

des Termes militaires et de l'Argot « poilu »

Un volume in-18 (format 12 x 19,5) de 320 pages, illustré de 103 gravures. Broché, tranches rugueuses... 2 fr. 50

GÉOGRAPHIE de la GUERRE

31 cartes essentielles: Les Nations en guerre, les Régions occupées, etc. Atlas grand in-4° (format 32 x 25)... 2 fr. 25

LIBRAIRIE LAROUSSE

12-17, rue Montparnasse, PARIS (14)

(Survei franco contre mandat-poste)

et chez tous les libraires

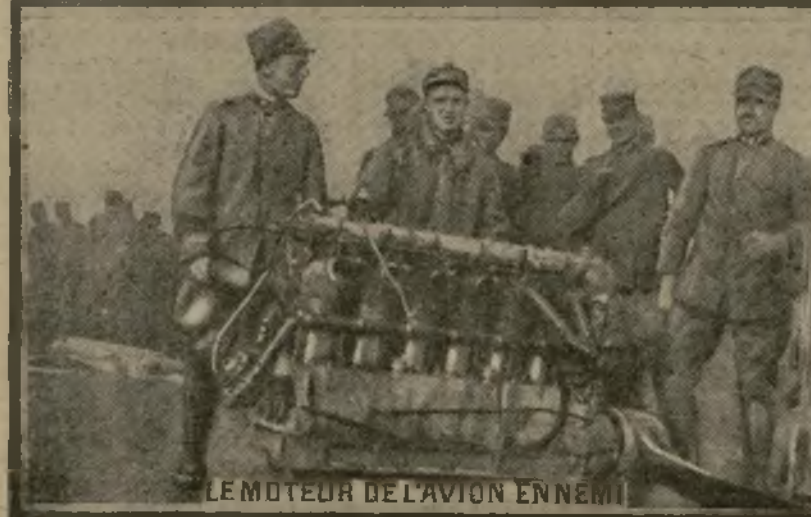
Le gérant: VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie 19, rue Cadet Paris. — Volmard,

L'ACTIVITÉ SUR LE FRONT ITALIEN



BOMBES AUTRICHIENNES NON ÉCLATÉES AUTOUR DE L'AVION ABATTU



LE MOTEUR DE L'AVION ENNEMI



L'AVION AUTRICHIEN APRES LA CHUTE



RETRANCHEMENT ITALIEN SUR LE CARSO



UN MORTIER AUTRICHIEN EN POSITION



UN VA ET VIENT AERIEN A 2000 MET. D'ALTITUDE

Il n'est pas que sur notre front qu'on réalise chaque jour, dans l'aviation, des actions d'éclat. Parmi les autres prouesses qui honorent nos alliés du Sud, il convient de retenir les succès fréquents des aviateurs italiens qui, eux aussi, marquent une notable supériorité sur leurs ennemis.